

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

5ème année, No 125—Samedi, 25 septembre 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



I. SCÈNE DANS L'ESCALIER D'UN HOTEL.—2. DÉMOLITION DU CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-PHILIPPE.—3. SCÈNE AU SQUARE MARION, VIS-À-VIS LA CITADELLE.—VILLE DE TENTES

CAROLINE DU SUD.—LES TREMBLEMENTS DE TERRE DE CHARLESTON.—SCÈNES DIVERSES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 25 septembre 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Agitation continue de la surface de la terre. — La mode pratique. — Primes du dernier tirage. — Histoire naturelle : Les Calaos ou Bucérotidés. — Poésie : Le bonheur, par J.-B. Caouette. — La femme gagne-pain, par Reine. — Fumez-vous, par Ninette. — Théâtres et amusements. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Les deux sœurs (suite).

GRAVURES : Nos vieilles Églises. — Caroline du sud : Les tremblements de terre de Charleston. — Scènes diverses. — Histoire naturelle : Les Calaos ou Bucérotidés. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je connais un journaliste qui, chaque fois qu'il entend parler d'une aventure extraordinaire, triste, gaie, politique, particulière, théâtrale, musicale, artistique, littéraire ou d'un genre quelconque, ne manque jamais de dire après le récit :

—C'est bien drôle, dans le monde !

Oui, c'est bien drôle, en effet.

Un de mes amis est candidat dans un comté situé pas loin de Montréal, de l'autre côté de l'eau, vous n'avez pas besoin de savoir où. C'est bien le garçon le plus franc, le plus loyal, le plus honnête et le plus incorruptible que je connaisse, et quand j'ai appris qu'il voulait se lancer dans la politique active, je me suis dit qu'il était certain d'être élu, et qu'au moins celui-là était à l'abri des attaques de ses adversaires.

J'étais bien loin de compte ; et jugez de mon étonnement, quand j'ai lu dans un journal, que mon brave camarade était un dévoyé, un traître, un renégat, un fourbe, un intrigant, un habileur, un ambitieux qui ne devait inspirer que le dégoût.

Je n'en revenais pas, et je pris des renseignements sur ce misérable qui m'avait tant trompé. Pour être plus sûr de ne pas être abusé, je m'adressai à quelques uns de ses adversaires politiques, qui—autre étonnement pour moi—me dirent que j'aurais tort de fermer ma porte et ma main à mon ancien ami, car tout le mal qu'on disait de lui n'existait pas, mais que les intérêts du parti exigeaient qu'on dit de lui pire que pendre.

Je m'en allai en disant :

C'est bien drôle dans le monde !

\*.\* La semaine dernière, j'étais à la Cour du Banc de la Reine.

On jugeait un pauvre diable accusé de vol d'une montre, mais le volé était absent et la preuve était si faible, que l'avocat de la couronne avait jugé avec raison qu'il était inutile pour lui de soutenir l'accusation par une plaidoirie.

Le juge exposa aux jurés la situation dans laquelle on se trouvait, et leur fit entendre qu'ils devaient rendre un verdict "non coupable."

C'était clair comme le jour.

Un juré n'a cependant pas été de cet avis, et dit à ses collègues que, pour lui, le prisonnier était coupable.

Il n'en voulut pas démordre, et force fut de faire entrer les jurés dans leur chambre de délibérations. Quatre heures durant on entendit un sabbat infernal.

Que se passait-il ? mystère !

Vers trois heures de l'après-midi, les jurés demandèrent à parler au juge. La Cour leur fit dire qu'il était prêt à les entendre, et donna l'ordre à l'huissier de leur demander s'ils étaient d'accord. L'huissier partit et revint cinq minutes plus tard.

—Eh bien ! demanda le juge, sont-ils d'accord ?

—Non, votre honneur.

—Que veulent-ils donc ?

—Ils demandent leur dîner !!!

C'était vrai ! on a beau être juré, on n'en est pas moins homme, et ceux-ci avaient l'estomac dans les talons.

La Cour décida qu'ils ne mangeraient pas et qu'ils devaient arriver à s'entendre sur leur verdict.

Le juré opposant avait une tête de fer, et il ne voulut jamais démordre de son idée. L'accusé était coupable, il ne sortait pas de là.

Vers le soir, on n'était pas plus avancé, et les douze jurés furent renvoyés chez eux.

Avouez que c'est bien drôle dans le monde.

\*.\* La Société d'Horticulture de Montréal vient d'avoir son exposition annuelle, à laquelle étaient conviés tous les horticulteurs et maraîchers de la ville et des environs.

Comme je sais que les Canadiens sont amateurs de fleurs, de fruits et de légumes, goût qu'ils tiennent des Français, leurs ancêtres, je me suis dit aussitôt que j'ai appris l'ouverture de cette exposition, que sur ce terrain, au moins, nous allions battre les Anglais à plate couture.

Je comptais d'avance les prix qu'ils devaient enlever d'emblée.

Je voyais déjà les étiquettes portant presque toutes des noms canadiens, piquées sur des plantes de toute beauté, sur les roses embaumées, sur les raisins, les dahlias, les tomates, les camélias, les poires, les azalées, les pommes, etc, etc.

Je lisais la liste des sections ; il y en avait deux cent quarante-huit, et je constatais qu'il y avait environ six cents prix. En en laissant un quart aux Anglais, il nous en restait au moins quatre cent cinquante, ce qui était un bon résultat.

Sur cent exposant, j'étais certain qu'en suivant la même proportion on compterait soixante-quinze noms canadiens.

Devinez combien de Canadiens ont exposé ?

Un !.....

Un, vous dis-je, M. O. Dandurand, jardinier.

Il est vrai qu'il a remporté une dizaine de prix, mais un Canadien, en tout et pour tout !

De peur d'en pleurer, tellement la chose est triste, j'aime mieux dire que c'est bien drôle dans le monde !

\*.\* L'autre jour, j'entendais un avocat dire en Cour que la Corporation (il y en a qui prononcent Porcoration, ce qui est tout à fait inconvenant et contraire au dictionnaire), en donnant à un homme une licence de cocher, lui décernait par cela même un brevet d'honnêteté.

Je comprends très bien cette affirmation.

Un cocher remplit presque toujours des fonctions toutes de confiance, il est dans la position d'un capitaine de navire, qui doit nous mener sains et saufs au port, à moins de circonstances indépendantes de sa volonté.

Le cocher a la confiance du voyageur. Jeunes femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, se fient à lui quand ils lui demandent de les conduire à destination.

S'il arrive une mauvaise rencontre, un embarras, n'importe quoi enfin, vous comptez sur le courage et l'honnêteté de celui qui vous conduit. Vous lui confiez votre vie, votre bourse, tout enfin, et il faut reconnaître qu'on ne saurait prendre trop de précautions, trop de renseignements, agir avec trop de prudence avant de donner à un homme ce brevet d'honnêteté, qui a nom licence.

Mais, voici que j'apprends que des cochers assomment les passants, et on me prouve que l'on

donne des licences à des gens qui ont été en prison et même au pénitencier.

C'est bien drôle dans le monde !

\*.\* Comme il faut peu de chose pour brouiller la politique !

La situation est devenue des plus tendues il y a quelques jours par la faute d'un employé bulgare qui a trop bien rempli son devoir.

Gabban Effendi, diplomate turc, délégué spécial en Bulgarie par la Porte, étant sur le point de partir pour Constantinople est allé à la mairie de Sofia, pour se faire délivrer le passeport nécessaire à tout voyageur en ce pays.

Le bureaucrate, après avoir inscrit les nom, prénoms et qualités de l'Effendi procéda au signalement, qui était à peu près celui de tous les turcs, cheveux noirs, moustache noire, yeux noirs, menton rond etc. Il allait écrire nez aquilin, quand ayant examiné plus attentivement le diplomate, il se ravisa et mit : nez en carton.

C'était parfaitement exact, mais Gabban Effendi prit la chose de haut, tempêta, protesta, jura comme deux turcs et partit furieux pour Constantinople, où il déclara au Sultan que les Bulgares étaient les gens les plus insolents du monde, qu'ils s'étaient moqués de lui—... comme du grand Turc, selon le dicton français et qu'il fallait déclarer la guerre à la Bulgarie.

Le sultan, qui n'est pas un sot, se contenta de hausser les épaules et congédia son diplomate en disant :

C'est bien drôle dans le monde.

\*.\* Gabban Effendi avait bien mauvais caractère et à sa place j'aurais été aussi fier de mon faux nez que Tycho-Brahé l'était du sien, quand il disait que son appendice nasal était un objet d'art.

Le célèbre astronome danois, avait en effet, un nez d'or, mais il est juste d'ajouter qu'il eut préféré en avoir un semblable au vôtre.

Tycho-Brahé, quoique, ou peut-être parce que, savant, avait l'humeur très irascible et s'emportait souvent. A la suite d'une discussion avec un officier danois, il eut un duel dans lequel il perdit une partie du nez.

L'histoire ne nous dit pas à quelle arme se sont battus les duellistes et les médecins ainsi que les professeurs d'escrime s'expliquent difficilement le coup qui a pu produire cette singulière blessure.

Quoiqu'il en soit, l'astronome eut le nez enlevé, et un orfèvre habile lui en confectionna un autre en or, si bien fait, peint avec tant d'habileté, si ressemblant enfin, qu'il était très difficile de s'apercevoir que c'était un nez de contrebande.

\*.\* Savez-vous ce que c'est qu'un graphologue ?

C'est un individu qui a la prétention de deviner le caractère d'un homme d'après l'inspection seule de quelques lignes de son écriture.

Vous voyez que la graphologie est un art basé sur l'observation des pleins, des déliés, de la forme des lettres, de la place des points et des accents, des barres sur les t, des cédilles sous les z, etc.

Comme tout le monde s'occupe du général Boulanger, ministre de la guerre, qu'on a critiqué, louangé, vilipendé, caricaturé, vanté, décrié, sous toutes les formes, un graphologue a eu l'idée de le juger d'après son écriture.

Voici le résultat des observations de M. Pierre Varinard après avoir examiné les lettres du général au duc d'Aumale :

La déductivité et l'intuition (lettres liées et non liées ensemble), mélangées à peu près en parties égales, donnent une personne ayant des idées personnelles et sachant en tirer parti.

La sensibilité est faible (lettres redressées verticalement), le cœur est dominé par la raison, qu'elle s'appelle devoir ou intérêt.

La volonté se manifeste par : 1<sup>o</sup> L'obstination (lettres barrées en retour avec un angle très accusé) ; 2<sup>o</sup> la ténacité (petits crochets à l'extrémité des finales) ; 3<sup>o</sup> un peu de persistance (ligne droite dans son ensemble, mais peu continue).

Les aptitudes du général sont plutôt tournées vers les questions qui demandent du raisonnement et de la diplomatie, elles sont donc bien appliquées à la politique, mais cependant elles n'excluent pas le sentiment du beau qui est nettement défini

(lettres harmonieuses, par exemple la lettre s du deuxième paragraphe de la lettre du 13 février 1879).

Ce n'est pas clair du tout mais il paraît que c'est comme ça.

On a conclu de ce portrait graphologique que le général Boulanger est un homme assez ordinaire qui est arrivé à une haute situation par un peu de chance et beaucoup d'indépendance de cœur.

Voir tout cela dans la manière de former les lettres !

C'est bien drôle dans le monde.

\*.\* Puisque je suis en train de parler d'arts nouveaux, je crois pouvoir continuer en vous disant un mot de la psylographie — on commence à se mêler avec tous ces noms baroques — moyen employé pour rendre impossible la falsification des billets de banque.

Il s'agit de graver des caractères si fins, si délicats et en même temps si nets, que la photographie ne peut les reproduire.

Voici le système de M. Vlatica, l'inventeur de la psylographie.

Au lieu d'un stylet minuscule à l'extrémité duquel est fixée une pointe de diamant, on arrive d'après une méthode très simple, facile à apprendre en quelques heures, à graver sur n'importe quel corps des lettres miniatures. Par un procédé spécial les lettres apparaissent ensuite à l'encre et on peut les lire très distinctement à l'aide d'une loupe.

M. Vlatica a écrit sur un grain de blé 600 lettres, mille sur une lentille, douze mille sur un haricot. Il a écrit sur un portrait de Victor Hugo, les cinq volumes des *Misérables*, soit plus de deux millions cinq cent mille lettres.

Il a fait aussi une carte de l'Europe avec ses rivières, chemins de fer, villes principales, etc., sur un... haricot.

Ainsi l'Allemagne, la Grande-Russie, les empires qui font trembler le monde, tiennent à l'aise sur un haricot !

Un carnet ordinaire pourrait servir de bibliothèque !

Un contrat de mariage serait si petit, qu'il n'y aurait plus de place pour y donner un seul coup de canif !

Les discours d'un député qui parle douze ou quinze heures, comme nos Chambres ont le malheur d'en posséder, n'occuperaient guère qu'un espace de deux ou trois pouces carrés.

Faites grand, disait un ministre à son souverain.

Faisons petit, dit M. Vlatica.

C'est le progrès.

\*.\* Voici ce qui devient moins drôle, par exemple.

Le professeur Wiggins nous prédit, pour le 29 du mois courant, le plus terrible tremblement de terre qu'on ait jamais vu, et auprès duquel les désastres de Charleston ne sont que des jeux d'enfants.

La commotion annoncée traversera l'Atlantique et se continuera en Europe.

Pour l'Amérique, on n'a pas de renseignements positifs, si ce n'est que les choses iront très mal en certains endroits que ce Cassandre ne nomme pas.

Il me semble que pendant qu'il y était, il aurait tout aussi bien fait de nous dire d'avance, où le danger doit être le plus grand, et même je crois qu'à sa place il y en a beaucoup qui auraient eu grand soin de désigner les villes où vivent leurs créanciers ou leurs belles-mères, afin de les faire sécher sur pied ou mourir de peur.

L'illustre prophète nous apprend que ce fait sera le résultat d'une conspiration ourdie entre Jupiter, Saturne, Mars et les deux lunes de la terre.

Il dit deux lunes, car il prétend nous avoir découvert un nouveau satellite, qui a échappé jusqu'à présent aux recherches des milliers d'astronomes qui, depuis la création du monde, ont braqué leurs lunettes sur l'infini.

M. Wiggins ne s'en tient pas là, car il nous annonce aussi qu'une foule de nouveaux volcans vont paraître dans l'Amérique Centrale.

Un commencement de la fin du monde, quoi !

\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ consacre une page à

la reproduction de vues d'anciens monuments que les vieillards n'ont pas oubliés.

Le palais épiscopal, l'église de l'évêché, brûlés en 1852, la vieille église de Sainte-Anne, Notre-Dame de Bonsecours, évoquent des souvenirs chers aux vieux Canadiens.

Les monuments prennent une place considérable dans notre vie, les pierres ont leur poésie, leur signification et leur légende. On s'habitue à la vieille église, on l'aime ce temple, non seulement parce qu'il est la demeure du Tout-Puissant, mais par un sentiment simplement humain, on en fait un des points de repère de l'existence. C'est là qu'on a été baptisé, qu'on a fait sa première communion, qu'on s'est marié peut-être, et on ne passe jamais devant le vieux clocher sans que ces souvenirs ne viennent à notre mémoire. Nous aimons le tintement de la cloche connue, la grande porte agivale, le banc où l'on a prié tant de fois, les tableaux noircis par le temps, les lampes qui oscillent au bout de leur chaîne, les statues immobiles dans leurs niches de pierre, les bénitiers si vieux que les doigts les ont usés en partie, et la lumière qui se joue dans les clochetons de l'autel....

Cela a toujours été pour nous, rien ne peut changer, et quand un malheur irréparable vient détruire la maison de la prière que nous étions habitués à voir depuis notre enfance, nous éprouvons un serrement de cœur indéfinissable en constatant la perte que nous avons faite.

Grâce au crayon et au burin, ce qui a disparu revit encore et je suis certain que nombre de lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ éprouveront une douce et saine émotion en revoyant ces contemporains de leur jeunesse.

\*.\* Comme tout est contraste en ce monde, nous donnons ailleurs la vue du Pénitencier de Manitoba.

C'est là qu'ont été enfermés Poundmaker, le grand chef, mort dernièrement peu après sa conversion. C'est dans cette prison, que les malheureux métis et les sauvages ont passé plusieurs mois, rêvant à la liberté perdue, aux prairies, aux rivières, aux forêts, aux montagnes et aux torrents qu'ils n'espéraient plus revoir.

Quand au reste, il se compose de vulgaires voleurs ou assassins dont il est inutile de nous occuper.

*Leon Ledoux*

#### AGITATION CONTINUELLE DE LA SURFACE DE LA TERRE

À la surface de la terre éprouve deux sortes de mouvements : les uns sont plus ou moins violents, rapides, de courte durée ; les autres sont très lents et ne peuvent être constatés que par des observations comparatives faites à de longs intervalles de temps.

Ces abaissements ou ces exhaussements très lents du sol ont été constatés sur les côtes où le niveau moyen de la mer peut servir de termes de comparaison.

Ils ont été mesurés rigoureusement à l'aide de repères posés sur les côtes de Suède ; on a pu les constater dans un grand nombre de pays. En France, particulièrement, il sont manifestes sur les côtes normandes, au Mont-Saint-Michel, à Régnville et ailleurs. A Caen, d'après feu M. Quenault, l'abaissement peut être évalué à 2 mètres par siècle ; dans d'autres localités, on s'accorde à estimer l'abaissement à 0<sup>m</sup>.70 par siècle, sans qu'il soit possible de le calculer rigoureusement.

Il importe grandement à la pratique et à la science de suivre attentivement ces mouvements du sol, qui menacent d'une submersion plus ou moins lointaine de grandes étendues de côtes.

On a été vivement ému dans ces derniers temps par de grands tremblements de terre, et les détails des catastrophes récentes du Kracatoa d'Ischia, d'une partie de l'Espagne et des Etats-Unis, son présents à toutes les mémoires ; mais, indépendamment de ces effroyables catastrophes, la surface du sol est presque toujours agitée.

De 1865 à 1873 seulement, les journaux ont enregistré près de douze cents tremblements de terre. Les catalogues de M. Perey en comprennent près de six mille.

L'ébranlement causé en un point du globe s'affaiblit d'ailleurs rapidement en s'éloignant de son point d'origine ; le mouvement, ou le bruit, échappe bientôt à nos sens ; mais l'onde vibratoire ne s'arrête pas, et une oreille assez fine entendrait les ébranlements les plus lointains. Dès à présent, les instruments délicats dénotent l'existence de mouvements presque continus dont ne nous avertit aucun de nos organes.

Les tremblements de terre, si terribles qu'ils soient, ne modifient pas les formes géométriques générales du sphéroïde terrestre ; mais chacun d'eux imprime à la surface de la terre une ride de plus qui marque l'âge et la vieillesse croissante de notre planète. Les moindres frémissements, ces frissons, pour ainsi dire, qui parcourent l'organisme du monde, nous rappellent eux-mêmes et la fragilité du globe, et l'instabilité de tout ce qui existe ou vit à sa surface.

HERVÉ MANGON.

#### LA MODE PRATIQUE

FIN DE SAISON

Nous voici déjà sur le déclin des beaux jours, époque de transition où la mode à venir n'est pas bien caractérisée et vit de ses caprices passés.

La première condition, pour être convenablement habillée, est de suivre, — sans les exagérer, — la fantaisie, le goût du moment.

Pour cela, il ne faut pas avoir un trop grand nombre de toilettes qu'on ne parvient pas à user et qui durent, par conséquent, au delà du temps de leur vogue. Chacun des vêtements d'un usage constant, dont on tire profit et jouissance, est donc tout indiqué. La préférence doit être accordée aux effets dits de demi-saison, aux teintes tranquilles, aux tissus souples et légers, faciles à porter entre les limites extrêmes et si courtes des grandes chaleurs et des grands froids.

La toilette a subi fort peu de modifications depuis le printemps dernier. Le jersey conserve la faveur par son utilité et sa commodité.

Le tulle de soie, très fin, fait fureur. On va le reprendre encore cet hiver jusque dans les coiffures de bal. Profitez donc de son succès pour finir, en les rafraîchissant, vos chapeaux d'été. On voile délicatement les fleurs fanées ; on recouvre d'un fouillis léger les fonds jaunis ou passés. Les grandes modistes mélangent le vert-choux avec le noir ; la paille ou le rose avec la mousse ; le violet très fané avec le bleu pâle ou le gris-argent. Ce sont des harmonies charmantes et des effets très heureux, en accord avec les pâleurs vaporeuses de l'automne.

COUSINE JEANNE.

#### PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dr C. Dubuc, 2360, rue Notre-Dame ; Antoine Saucier, 72, rue Vitré ; J. H. Beaudry, 259, rue St-Paul ; Louis J. Martin, 3, Côte de la Place-d'Armes ; Prosper Décar, 195, rue des Allemands ; Dame D. Gagnon, 325, rue Montcalm ; Delle Malvina Labelle, 90, rue Vitré ; O. Marchand, 591, rue Ste-Catherine ; J. E. Bergeron, 196, rue St-Maurice ; Honoré Sasseville, hôtel Lafontaine, rue Bonsecours ; Gustave de Martigny, 15, rue Berri ; Michel Yon, 872, rue Ste-Catherine ; Delle Victoria Bourdon, 216, rue Montcalm ; Alphonse Lacoste, 430<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, rue Ste-Catherine ; J. H. Charlebois, 177, rue Jacques-Cartier ; Delle Annie Héneault, 11, rue St-Félix ; Godion Bidégaré, 11, ruelle Elizabeth ; S. Charbonneau, 153, rue des Allemands ; Hedwige Lalonde, 16, carré Chaboillez ; J. Ernest Dozois, chez Dupuis Frères, rue Ste-Catherine ; Paul Petel, 18, ruelle Fournier ; Joseph Bazinet, 870<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, rue Ste-Catherine ; J. B. Demers, 223, rue Jacques-Cartier ; Pierre Damour, 228, rue St-Charles-Borromée ; A. Beaudoin, 42, rue Quesnel ; Godfroi Ratté, 1153, rue St-Jacques.

Québec.—Napoléon Hawey (\$50.00), 69, rue Boisseau, St-Sauveur ; Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Amédée Robitaille, 216<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, rue St-Jean ; O. Jobin, 245, rue Richelieu ; Pierre Jackson, station du feu No. 2 ; Thomas Voyer, 30, rue Déligny ; Jean-Baptiste Pelletier, 263, rue du Roi, St-Roch ; Louis Bourbeau, 13, rue Notre-Dame ; Joseph Guimond (\$3.00), 24, rue Victoria, St-Sauveur ; Elzéar Côté, 396, rue St-Valier ; Joseph Delamarre, 57, rue Parent, St-Sauveur ; Arthur Cloutier, 34, rue Bagot, St-Sauveur ; Isidore Laliberté, 88, rue Richelieu.

Ancienne Lorette, Québec.—Joseph Devarennes.

Trois-Rivières.—O. Emile Dorais, à la Banque du Peuple (\$25.00) ; Dr G. A. Bourgeois, Inspecteur des Postes (\$10.00).

Ste-Clotilde.—Joseph Rouseau, 861, rue St-Joseph ; Dame Joseph Sauriol, 138, rue Forfar.

Ville St-Henri.—Dame François Payette, 81, rue St-Philippe ; Olivier Lemieux, 49, rue Bourget.

Rimouski.—Pierre Drapeau.

Tadoussac.—Lud. Bourgoing.

Pointe-Lévis.—Alphonse Prévoist.

Village St-Gabriel.—Dame Drummond Potvin, 404, rue St-Patrick.

St-Germain de Grantham.—E. Blanchette.

Ottawa.—O. Fortier, du département des Postes.



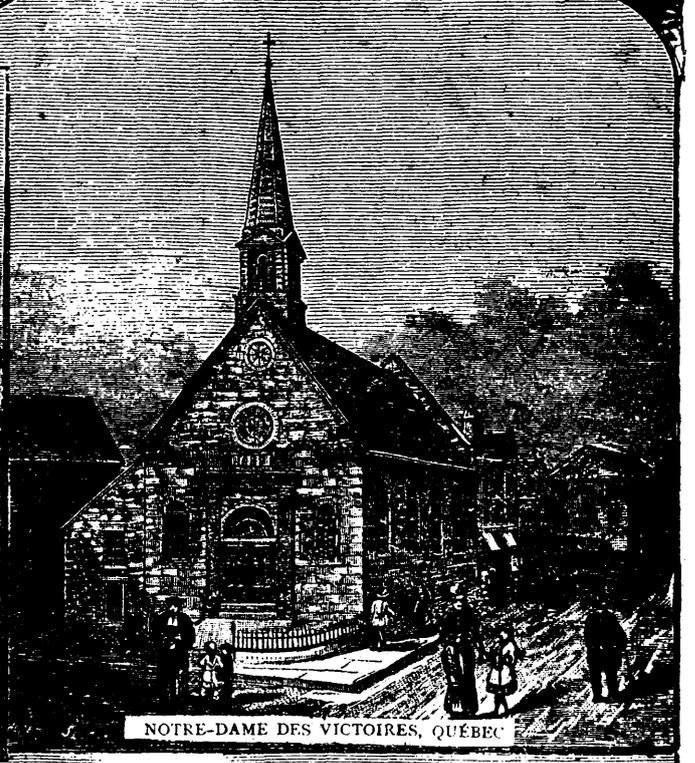
LE PALAIS ÉPISCOPAL DE ST-JACQUES, A MONTRÉAL.  
(Détruit par l'incendie du 7 juillet 1852)



L'ANCIENNE ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE BONSECOURS  
MONTRÉAL



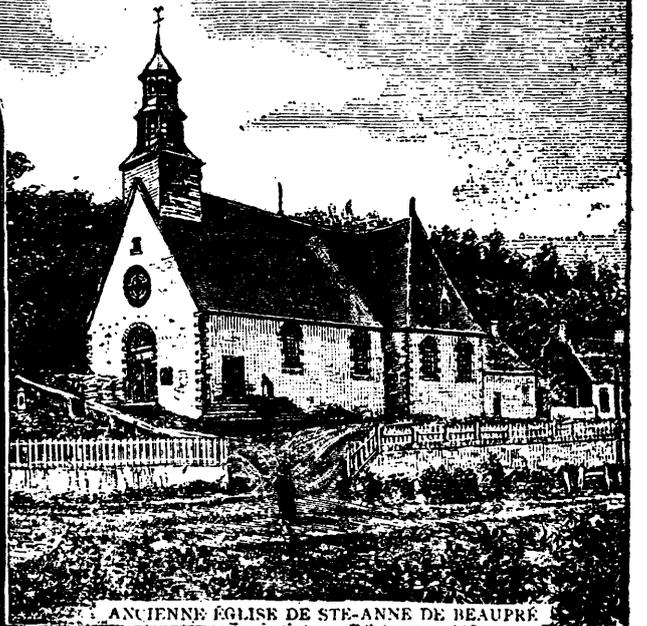
L'ANCIEN PALAIS ÉPISCOPAL DE ST-JACQUES  
(Au lendemain de l'incendie, 1852)



NOTRE-DAME DES VICTOIRES, QUÉBEC



INTÉRIEUR DE L'ANCIENNE CATHÉDRALE ST-JACQUES  
(Détruite par l'incendie du 7 juillet 1852)



ANCIENNE ÉGLISE DE STE-ANNE DE BEAUFRE

## HISTOIRE NATURELLE

## LES CALAOS OU BUCÉROTIDÉS

**L**es Calaos sont, sans contredit, au nombre des oiseaux les plus curieux ; leur formes sont remarquables et leurs mœurs bizarres.

Au premier coup d'œil il est facile de reconnaître un Calao. La taille de ces oiseaux est au moins celle d'une poule, et ils sont pourvus d'un bec énorme surmonté chez quelques espèces de sortes de cornes.

Les Calaos sont nombreux en espèces, et les représentants de cette famille offrent une grande diversité de types.

Ils ont cependant plusieurs caractères communs ; ainsi le bec est long, robuste et muni d'appendices des plus singuliers.

Leur tête semble petite relativement à leur corps, qui est allongé et pourvu généralement d'une queue assez longue. Leurs pattes, qui le plus souvent sont courtes, peuvent devenir assez longues chez les espèces qui marchent. Le bec, qui paraît devoir être très lourd à cause de ses dimensions considérables, est au contraire léger ainsi que le reste du squelette. En effet, ce bec, ce squelette, sont remplis d'air, qui peut même dans certains cas arriver jusque sous la peau et faciliter alors beaucoup le vol de ces gros oiseaux.

Les Calaos bons voiliers habitent l'archipel Malais, le sud de l'Asie ; au contraire, en Afrique, en Abyssinie, on rencontre une espèce qui court ou sautille sur le sol comme les corbeaux, et qui ne se perche que s'il y a quelque danger à demeurer à terre.

Ces Calaos coureurs sont bien moins nombreux en espèces que ceux qui volent.

Ces derniers aiment à se percher sur les arbres élevés et à feuillage peu abondant ; rarement on les voit dans les buissons. Leur vol est court, bruyant et lourd ; mais s'ils marchent avec difficulté sur la terre, ils sautent avec agilité dans les branches. Ce sont de prudents volatiles, et ils se tiennent de préférence dans les grands arbres, de façon à échapper à leurs ennemis.

On les entend souvent faire claquer violemment l'une contre l'autre les deux branches de leur bec ; mais leur vrai cri est sourd et peu prolongé.

Ces oiseaux à bec si puissant se nourrissent de graines, de fruits ; ils ne dédaignent pas toutefois une nourriture animale, et l'on peut dire que pour la plupart ils sont omnivores. Ils mangent volontiers des insectes, des petits vertébrés ; ils se repaissent même de chair putréfiée.

En général, ils lancent en l'air les fruits et les petits animaux dont ils veulent faire leur nourriture, les rattrapent dans leur large bec et les avalent, comme font d'ailleurs la plupart des oiseaux qui ont un long bec, — les marabouts sont dans ce cas.

Mais ce qui est le plus singulier dans l'histoire des Calaos, c'est assurément la façon dont ils couvent leurs œufs. Ils construisent d'ordinaire leur nid dans le creux d'un arbre creux. La femelle pond quatre ou cinq gros œufs d'un blanc sale, et tandis qu'elle commence à couvrir, le mâle vient murer sa femelle.

Il prend dans son bec de l'argile mouillée, et

bouche l'entrée du nid, ne réservant qu'un espace libre par lequel la femelle pourra passer son bec et prendre la nourriture qu'il lui apportera. Brehm cite un auteur, Tickel, qui raconte le fait suivant : "Le 16 février 1858, j'appris des habitants du village de Karen qu'un Hornray (c'est le nom d'un Calao) s'était établi dans le creux d'un arbre voisin, à un endroit où ces oiseaux avaient coutume de nicher depuis des années. M'y étant rendu, je trouvai le nid dans le creux d'un tronc presque droit, dépourvu de branches, à cinquante pieds au-dessus du sol. L'entrée en était presque complètement obstruée avec une épaisse couche d'argile ; une seule petite ouverture, par laquelle la femelle passait le bec pour recevoir la nourriture que le mâle lui apportait, y était ménagée. Un des indigènes grimpa, avec beaucoup de peine, jusqu'au trou, et se mit à enlever l'argile. Pendant ce temps, le mâle poussait des grognements ; il volait de côté et d'autre, et passait tout près de nous. Les indigènes semblaient redouter ses attaques et j'eus de la peine à les empêcher de le tuer. Lorsque

le plumage de la femelle était teint en jaune par la graisse de sa glande coccygienne."

On peut se demander pourquoi le mâle mure ainsi sa femelle. Est-ce pour la protéger des attaques des singes, des écureuils ou des oiseaux de proie ? Cela est peu probable, car ces animaux doivent redouter le bec puissant de la femelle. Est-ce pour empêcher la femelle de quitter sa couvée ? Peut-être est-ce simplement une mesure de précaution, pour empêcher la femelle de tomber du nid, puisqu'elle perd beaucoup de ses plumes pendant le temps de l'incubation.

On ne peut, pour l'instant, faire que des suppositions.

En liberté, grâce à leur bec, ces oiseaux ont peu d'ennemis à redouter ; l'homme ne leur fait pas la chasse. En captivité, ils s'apprivoisent facilement et s'attachent à leur maître.

Le nombre d'espèces de Calaos est considérable ; on a créé plusieurs coupes génériques dans cette famille.

Les Rhynchacères sont les plus petits ; leur bec ne présente pas de saillie cornée, la queue est arrondie et assez longue. Le Rhynchacère à bec rouge (*Rhynchaceros erythrorhynchus*) se rencontre en Afrique, au sud du 17° degré de latitude nord.

Les Dichocères ont le bec surmonté d'un appendice assez large et haut, qui, tronqué en arrière, recouvre une grande partie du bec et se bifurque en avant. Le Dichocère bicorne (*Dichoceros bicornis*) se trouve dans l'Inde, dans la presqu'île Malaise et à Sumatra.

Les Rhyticères diffèrent des précédents en ce sens que le bec présente en haut, à la base, une saillie plissée, au lieu d'un appendice élevé.

Ce Rhyticère à bec plissé (*Rhyticeros plicatus*) habite Malacca et les îles de la Sonde.

Tous ces types sont bons voiliers et se posent rarement à terre.

En Afrique, au sud du 17° degré de latitude nord, on trouve des espèces qui sont plus terrestres, ce sont les Bucorax. Le corps de ces Calaos est plus lourd ; la tête est grosse, surmontée d'un appendice creux et ouvert antérieurement. Le tour des yeux et le cou sont dépourvus de plumes, et la peau est généralement colorée en bleu ; le plumage est d'ordinaire foncé. L'espèce la plus connue est le *Bucorax abyssinicus*.

Les Calaos représentent en Asie et en Afrique les Toucans, qu'on trouve exclusivement en Amérique.

Le Muséum d'histoire naturelle possède dans sa ménagerie une espèce vivante, l'*Anthracoceros malayanus*. Dans les galeries on pourra voir une série très importante de Calaos, et se convaincre que si ces oiseaux diffèrent les uns des autres par des caractères génériques et spécifiques bien nets, ils présentent néanmoins des caractères particuliers qui motivent bien une famille spéciale (*Bucrotidés*), et qu'ils ont, si je puis dire, un air de famille qui permet de les distinguer au premier coup d'œil.

CHARLES BRONGNIART.

Celui qui devine les femmes est leur implacable ennemie.—DIDEROT.

Les travaux de l'homme ne diffèrent des jeux de l'enfance que par le but : non dirigés, les ballons sont les bulles de savon de l'âge mûr.—J. M. VALTOUR.



Dichocère bicorne apportant à manger à sa femelle enfermée.



## LE BONHEUR !

(A MA FEMME)

J'ai cherché vainement dans les bruyantes fêtes,  
Où le vin des plaisirs enivre tant de têtes,  
Ce trésor précieux qu'on nomme le bonheur ;  
Parfois je l'ai cherché sur le sol que je foule  
En qétant les braves et les cris de la foule,  
Et je n'ai recueilli qu'un éphémère honneur !

Pour le trouver, j'ai fait de pénibles voyages,  
Franchi les flots amers, parcouru maints villages  
Où la gaieté, ce semble, était dans tous les cœurs ;  
Mais, ô fatalité ! la sombre nostalgie,  
Ce désir violent de revoir sa patrie,  
Aggravait chaque jour le poids de mes malheurs !

Après avoir erré sur la terre étrangère,  
Abandonné de tous, en proie à la misère,  
Je revins au pays avec le fol espoir  
De trouver le bonheur en l'amitié sincère  
D'hommes que maintes fois j'avais aidés naguère ;  
Mais les cruels ingrats rougirent de me voir !

Le bonheur ! pour l'avoir j'ai gravi le Parnasse  
Sur la cime duquel les disciples d'Horace  
Buvaient le doux nectar que leur versaient les dieux ;  
J'allais toucher au but, quand mon fougueux Pégase,  
Se cabrant tout à coup, me lança dans l'espace  
Aux applaudissements des convives joyeux....

Alors je m'écriai, dans ma souffrance amère :  
Où donc est le bonheur ? Serait-ce une chimère  
Qui redonne l'espoir à tout être souffrant ?  
Hélas ! je le croyais.... Mais dès l'heure, ô ma femme,  
Où ton chaste regard a traversé mon âme,  
J'ai senti du bonheur le rayon pénétrant !

Et depuis l'aube d'or de notre mariage,  
O femme, tu le sais, pas le moindre nuage  
N'a terni le beau ciel de nos purs amours !  
Nous possédons déjà—bonheur incomparable—  
Un petit ange blond, gracieux, adorable  
Qui saura, je l'espère, embellir nos vieux jours !

J. B. CAQUETTE.

Québec, 15 septembre 1886.

## LA FEMME GAGNE-PAIN

"La vie est dure ici, mais la gloire est au bout."

ES paroles, adressées à nos volontaires canadiens, sont tombées dans mon âme comme une rosée bienfaisante, et quoiqu'elle n'ait que peu de rapprochement avec mes humbles aspirations, je les mets en tête de ces pages et les offre à l'admiration de quiconque apprécie le beau et le bien, pour que "quelque chose de grand s'éveille dans leur âme."

Ce poète a de nobles pensées, j'aime à les lire, les redire et les graver dans mon cœur. Vous saisissez l'idée qui me fait projeter sur tous ce rayon d'espérance lancé à nos braves de la Butte-aux-Français. N'en déplaise à messieurs les Salvationistes à qui, sans m'en douter je fais de la réclame, nous sommes tous soldats d'une même armée, agissant au gré d'un Général Tout-Puissant, luttant partout et toujours, sans trêve ni repos, dans la grande bataille de la vie.

Tous, tant que nous sommes, grands et petits, jeunes et vieux, désirons atteindre un même but : la gloire. La gloire, pour quelques privilégiés, est une grande chose, c'est le triomphe du génie, la cicatrice du héros, le drapeau du vainqueur, l'apothéose du martyr. Mais pour nous, humbles mortels, qui n'avons guère de droits à la renommée, la seule gloire à laquelle nous puissions aspirer se trouve réduite à une bien simple expression : n'être que la conscience du devoir accompli.

Ne défaillassons donc jamais sur ce calvaire de la vie, suivons vaillamment l'étoile lumineuse signalée à nos courageux soldats, la gloire est au bout, sinon sur terre, du moins là-haut ; et dans ce but, prenons pour devise : "Fais ce que dois, advienne que pourra. En avant !"

Après une péroraison semblable, vous vous attendez, je suppose, à une étude suivie, raisonnée du sujet : *La femme gagne-pain*. Comme moi, sans doute, vous vous étonnez du caprice et de l'audace qui me font aborder une question aussi sé-

rieuse et importante, et qui sait si bien bas vous ne m'accusez de viser au titre de bas-bleu. Un peu d'indulgence, s'il vous plaît, je n'ai pas la prétention d'être savante et n'ai nullement l'idée de plaider réforme sérieusement. Je me contenterai de vous dévoiler bien simplement l'état des choses.

Jadis, cette question du labeur des femmes m'aurait trouvée assez indifférente, aujourd'hui, les circonstances sont changées et la chose m'intéresse d'autant plus vivement, que depuis assez longtemps déjà je fais partie de la catégorie ci-haut désignée. Ce titre vous démontrera que j'entre en matière avec connaissance de cause et la science la plus pratique, la plus incontestable, la plus éclairée, celle de l'expérience personnelle.

Ceux qui me connaissent et m'apprécient quelque peu me devineront sans signature. Ceux qui ne me connaissent pas personnellement aimeront peut-être à savoir que cette petite Reine, qui vient se caser si amicalement près d'eux, n'est pas aussi prétentieuse que son nom porte à le croire, mais qu'elle gagne bien humblement sa vie à faire des factures, balancer des comptes et aligner les milliers d'autrui.

Voilà que vous me connaissez, à présent : Aimez-moi ou ne m'aimez pas, ça m'est égal. Quelque soit votre décision, soyez certains d'avance que vous serez *paid back in your own coin*. J'aime bien à jouer à deux, moi, c'est plus plaisant.

Le fait est humiliant et presque incompréhensible par les temps où nous vivons, tout de même vous devez constater qu'il se trouve parmi nous quelques esprits assez étroits pour considérer le travail de la femme comme avilissant. Tous ne pensent pas de même, heureusement, et pour ma part si je devais acquitter la courtoisie qu'on m'a presque invariablement accordée dans mes relations commerciales, LE MONDE ILLUSTRÉ, qui me devient presque un univers, ne serait pas assez grand pour contenir le gros *merci* que je devrais écrire à chacun.

Ces idées fausses, erronnées, exagérées, existent cependant et pendant longtemps encore nous aurons à souffrir de ces préjugés en Canada. Nos sœurs américaines sont mieux que nous sur ce point ; là-bas, l'indépendance des moyens est cotée très haut, et une femme peut sans déclassement faire valoir ses divers talents. Ici, certains *grands cœurs* font les choses plus en grand, et quand une jeune fille se voit, par la mort d'un père ou une suite d'événements trop tristes, forcée de se suffire à elle-même et assez souvent subvenir aux besoins des siens, elle perd son prestige, et on voudrait que le coup qui l'élève au premier rang d'une sphère étrangère la rabaisse d'un degré dans l'échelle sociale.

Ces préjugés, vraiment déplorables, seraient bientôt renversés si on voulait comprendre la grandeur d'âme et le courage héroïque qui font supporter, subir et endurer les mille contrariétés qui se rencontrent dans la vie de ces femmes éprouvées ; et un peu de réflexion leur ferait vite accorder la considération et le respect qu'elles méritent justement. Du haut de l'échelle où je suis parvenue, grâce à ma nature assez fortement trempée, *I can look back on my life* et vous dire bien des secrets. Après avoir été choyée toute sa vie, savez-vous ce qu'il en coûte pour devenir automate, apprendre à se soumettre, à plier, à s'effacer toujours ? Savez-vous ce qu'il en coûte pour ne plus éprouver, ne plus ressentir et garder toujours une apparence froide, indifférente ? Savez-vous ce qu'il en coûte pour n'avoir ni besoins, ni faiblesses, ni douleurs, ni désirs et s'abandonner à la force qui nous enchaîne à des devoirs répulsifs ? Il en coûte le meilleur de la vie.

Supposez-vous, par exemple, que ce changement de fortune comporte en lui-même changement d'idées, de dispositions, d'habitudes, et qu'il enlève d'un même trait l'excessive sensibilité qui caractérise notre sexe ! Oh ! non, c'est moi qui vous le dis, et j'en connais quelque chose : Orpheline à quinze ans, j'ai dû trop tôt apprendre à sourire sans bonheur et pleurer sans larmes.

Pour parvenir au degré d'insouciance voulu, il faut combattre rudement. Certaines vocations, telles que l'enseignement et le travail manuel s'accomplissent dans un milieu plus compatible et laissent moins ressentir les contrecoups de la des-

tinée. D'autres exigent souvent des devoirs en dehors de notre sexe et de nos attributs, et nous attirent par là de misérables insultes.

Savez-vous ce qu'on a dit d'une de ces *femmes d'affaires* aujourd'hui, et cela tout simplement parce qu'elle ne partageait pas une idée énoncée : "Oh ! c'est une tête d'homme !" Une tête d'homme ! c'est bien ça, et même à tout prendre c'est assez bon ; mais c'est le ton, c'est le ton qui m'intrigue et m'a laissé un je ne sais quoi dur. Allons, monsieur, qu'entendez-vous par cette phrase, un compliment... ou une dépréciation ? Ce premier sous le rapport des chiffres je suppose, et cette dernière en ce qui concerne la grâce. Laissez vos gros livres un instant, je veux causer, il s'ensuit donc que vous devez écouter. J'adore le développement de certains paradoxes et me permets l'illustration de votre bon mot devant toutes nos amies lectrices.

L'habitude des affaires donne, j'avoue, une certaine rudesse de manières. Les luttes, les combats répétés qu'il faut subir dans la vie *en dehors* déteignent sur le caractère, de là les vilains défauts qui vous scandalisent et qui, à vraiment dire, sont empruntés au contact journalier de votre sexe. En dépit de ses occupations et sa brusquerie apparente, je soutiens et maintiens qu'au fond la femme d'affaires est toute aussi raffinée, toute aussi sensible que ses sœurs plus favorisées par la fortune, et je dis à tous mes lecteurs : Amis, ne suivez pas l'exemple de ce vilain gadousier à qui je fais leçon dans le moment. Mais si jamais le hasard place sur votre route une de ces jeunes filles, gracieuses pour la plupart, dont le ton bref, la phrase énergique et l'allure décidée, vous laisseront deviner une de ces machines gagne-pain, ne détournes pas dédaigneusement la tête..... Saluez-bas..... et n'oubliez jamais que sous cette écorce un peu rude agonise trop souvent un cœur de femme.

REINE.

## FUMEZ-VOUS ?...

ELLE est là depuis une heure environ, renversée dans sa longue causeuse, la jeune fille au peignoir rose, les regards indisciblement perdus dans les cercles capricieux de la fumée qui s'échappe de ses lèvres, sa cigarette toute rouge entre les doigts ; elle est là, distraite, oubliée dans la contemplation de quelque image aimée ; elle est là, rêvant, supputant...

Mais c'est Ninette ! Allons ! ne restez pas là avec cette expression d'étonnement et de surprise peinte sur la figure ; une franche poignée de mains et allumez aussi.

Ninette rêveuse !...

Voilà bien deux mots qui jurent ensemble ; cependant, ce soir ils plairaient beaucoup à grand'mère qui vient de me servir un gentil sermon divisé en trois points, exception faite de la morale.

Je ne vais pas lui dire que j'en suis un peu bouleversée ni me donner en spectacle à ses dignes acolytes.

Pas du tout. C'est quand tout le monde est retiré chez soi, chacun ronflant dans son coin, que je me permet ce petit écarté.

D'ailleurs, ma cigarette est excellente.—J'en profite pour vous recommander la maison de mon frère qui en tient une quantité et des meilleures.

Ma Ninette, me disait cette bonne grand'mère caressant de ses longs doigts effilés les boucles de cheveux tombant sur mon front, ma Ninette ; il est dans la vie de toute jeune fille qui rêve, pense, s'agite, dans la vie de toute jeune fille qui sent les années venir, une heure sérieuse, triste ou gaie, rose ou sombre...

Je réprimai un sourire, devinant bien vite l'improvisation que j'allais entendre.

—Mère, lui dis-je retenant ses mains, je ne vieillis point, moi. Les années viennent, elles passent sans toucher rien des idées, des sentiments, des caprices grandis avec moi : je suis jeune toujours !

—Enfant, répliqua-t-elle impassiblement, l'avenir, l'avenir ! Arrive un moment où nous sentons toutes les cordes de notre âme vibrer et donner sous la puissance d'une main qui les étirent avec mystère, des sons incohérents d'abord, puis des notes accentuées, fortes, stridentes...

Je baissai la tête. J'écoutai l'esprit distrait, ensuite tranquille un peu, finalement tout oreilles.

Drapée dans sa longue expérience, elle me dit des choses admirables cette chère grand'maman, avec son langage particulier, demi-affectueux, demi-sévère; son ton quasi-sentencieux. Mais maintenant qu'à tête reposée, je repasse son petit discours, que je suppute lentement chacune de ses phrases..... je crois qu'elle a radotté un peu. Oh! mais n'allez pas lui dire.

L'avenir, l'avenir! Avec quelle emphase solennelle elle prononça ce mot! Comme s'il nous préoccupait fort, cet avenir, nous qui, sans cesse, écoutons des gazouillis le plus charmant; nous qui, avec une glotonnerie raffinée, dégustons toutes les senteurs délicieuses du présent.

N'est-ce pas Hermance, qui, un jour philosophe, dit quelque part: "Les grandes leçons des têtes blanchies sous les coups du sort et les revers du destin ne disent rien à la jeunesse qui veut apprendre à ses propres dépens, la science de la vie."

Je suis de cet avis.

Vogue, vogue toujours voile au vent, ô ma nacelle! Quel charme, quels délices de se sentir ainsi descendre, entraînée par le courant, au gré de la Providence, suivant du hasard les délicieux caprices.

Tenez,—rallumant ma cigarette et la main sur la conscience,—j'essaie d'écouter les sons incohérents d'abord, puis les notes accentuées, fortes, stridentes... de grand'mère.

Résultat clair: Je souris à l'illusion qui me berce, je me moque de l'avenir qui m'attend. Quand on a la jouissance palpable d'un bonheur qui suffit à tout; quand la vie coule pure, limpide, diamantée; quand le soir nous laisse le cœur plein d'une pensée, que le matin nous retrouve l'âme remplie du même mystère délicieux, à quoi bon se mettre martel en tête et qu'est-ce que l'avenir?

Répondez...

Bâtissons sur l'avenir, formons des projets, puis attendons, tremblants, pleins d'espoir... Voyez plutôt:

Depuis quinze jours, j'étais en possession de deux billets de la loterie de M. le curé Labelle, bien et dûment payés de ma bourse.

M. le secrétaire m'avait dit, avec un bon sourire: —Tenez ferme; vous avez là le gros lot.

Vous dire les rêves qui ont tourmenté toutes mes nuits depuis! Chevaux, voitures, cochers, domestiques, somptuosités, etc...

Le jour tant souhaité arrive; enfin le 15! Fièvreusement j'ouvre le premier journal qui tombe sous ma main pour voir... pour voir:

M. le curé Labelle se voit dans la pénible nécessité d'annoncer à ses amis qu'il se trouve obligé de remettre le grand-tirage final des lots de sa loterie de colonisation au 10 novembre prochain.

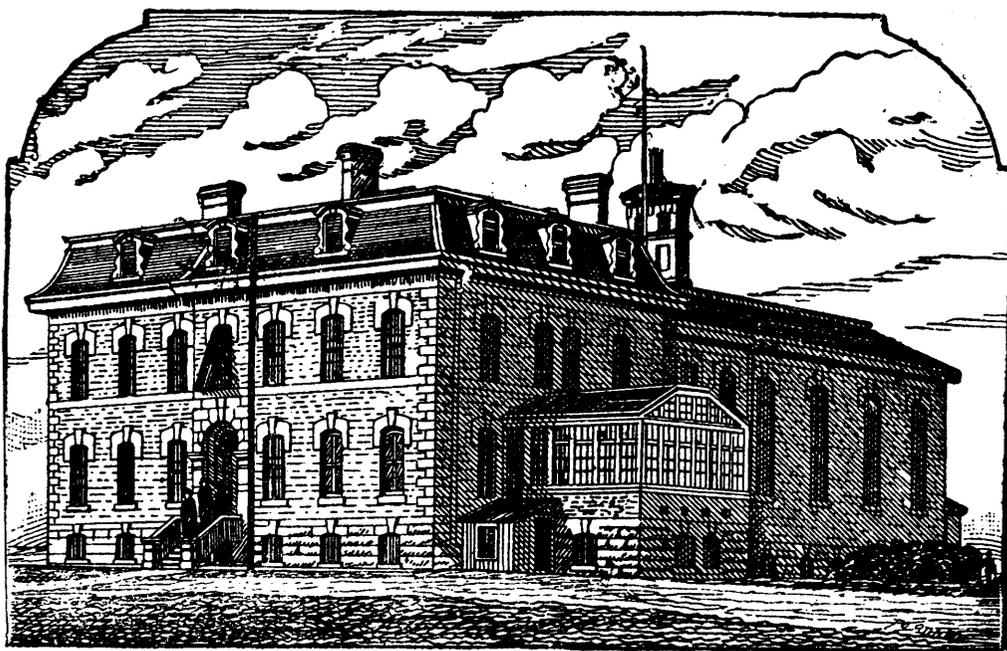
M. le curé Labelle a bien toutes mes sympathies pour la situation financière dans laquelle il se trouve; n'empêche que la remise de ce tirage final cause un fier désappointement à ceux qui, comme moi, ne savent attendre.

Et, grands dieux! il en est toujours ainsi pour peu que nous comptions sur l'avenir: c'est un composé de désenchantement, de désillusion, d'orages et... d'yeux au beurre noir bien souvent.

\* \* \*

Mes félicitations M. le Rédacteur! Le cercle de vos collaboratrices s'agrandit,—j'ajouterai, et ce n'est pas si mal, si je ne craignais qu'on m'accuse de prétention. Cette blonde Marguerita me plaît beaucoup, à moi aussi, et sans rancune de la voir venir me sauter au cou qu'après une invitation de l'amie Hermance, je lui serre la main et lui dis bien affectueusement: restez-vous, restez-vous!

Marguerita,—en dedans des murs de 30 St-Gabriel, tous les titres s'oublent,—vous serez heureuse si je le suis?...—Je ne puis dire si nous le sommes puisque je ne connais d'Angéline que la chevelure légèrement blonde, entrevue un jour du printemps dernier à la promenade.—Merci de votre bonne parole; chantez, ma toute bonne, chantez pour deux, puisque dans le charmant nid où vous vous cachez, Dieu vous a donné une voix douce, suave, pénétrante. Tout chante dans mon cœur; si j'en veux exprimer les accents, je n'en puis tirer que des sons décousus, des notes



LE PÉNITENCIER DE MANITOBA

Le Pénitencier de Manitoba est situé à La Montagne de Pierre, qui se trouve à environ 16 milles de Saint-Boniface. Disons-le de suite, ce nom ne s'accorde pas avec l'idée que généralement on se fait d'une montagne. Dans un autre pays que le nôtre, ce ne serait rien plus qu'une petite hauteur, un coteau, mais tout est relatif ici-bas, et dans nos vastes prairies le moindre accident de terrain qui en vient briser la monotonie et ajouter à la beauté du paysage, prend assez souvent, comme c'est le cas ici, le nom pompeux de montagne. Quoiqu'il en soit, cet endroit de Manitoba, au dire de tous ceux qui l'ont visité, est un des plus charmants qui se puisse trouver, et aux beautés que la nature lui a prodiguées, l'art est venu ajouter ses embellissements.

Le pénitencier est bâti sur la partie la plus élevée de la Montagne, et les points de vue qu'il commande sont magnifiques. Par un beau jour, l'on peut y distinguer dans le lointain les tours, les clochers de Winnipeg et toutes les campagnes des alentours sur une distance de plusieurs milles. Le pénitencier, qui est une bâtisse considérable, comme on peut en juger par le dessin que nous en donnons ci-dessus, est tout construit en pierre. Le gouvernement le fit élever en 1874, et il fut occupé en 1877. Avant cette date, il était à Lower Fort Garry. Cette institution est une des mieux fournies et disciplinées de celles du genre dans la Puissance. L'on peut y placer aisément 153 prisonniers. Le préfet du pénitencier est M. S. L. Bedson, qui est secondé d'une manière très effective par M. D. Macdonald et un certain nombre de gardes.

qui restent incompréhensibles. Chantez, vous qui semblez connaître la lyre de l'âme et saurez charmer l'oreille par l'harmonie véritable.

Bon! ma cigarette qui brûle ma lèvre. Je finis avec elle. Si mon article est trop long, on le jettera au panier.

Et de mon voyage à Boston, pas une ligne! je ne vous en dirais rien non plus sans cette Hermance qui est venue vous en souffler le mot. J'ai fait le plus charmant des voyages. Les Bostonnais... J'y ai vu des choses grandes, fortes, splendides. J'ai pris des notes que je vous livrerai quelque jour.

En attendant,  
Portez-vous bien! NINETTE.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Ce théâtre a fait sa toilette d'hiver, toilette toute fraîche et pimpante qui repose l'œil et en fait la salle la plus gracieuse de tout le Canada.

M. Thomas fait tous ses efforts pour co tenter le public, et il est juste que le public sache le reconnaître.

Les précautions les plus minutieuses sont prises en cas d'incendie, et les spectateurs sont en sûreté.

Cette semaine, Nancy & Co., pièce à grand effet, dont la Presse de New-York et de toutes les grandes villes des Etats-Unis disent le plus grand bien.

THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre Royal a fait comme sa grande sœur l'Académie de Musique.

Toutes les peintures ont été renouvelées, les décors sont neufs et tout est installé de manière à satisfaire les plus exigeants.

On joue en ce moment, "The Planter's Wife." Ce drame est une des phases les plus émouvantes de la guerre civile aux Etats-Unis et mérite d'être entendu.

Chez moi, je ne dis que du mal de mon pays; à l'étranger, je n'en dis que du bien.—J. M. VAL-TOWN.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

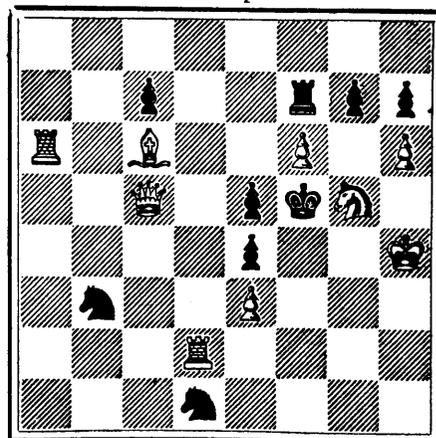
No 226.—ÉNIGME

Lecteur, je m'annonce avec bruit  
Et sans jamais d'alarmes;  
Pourtant l'effet qui me produit  
Fait bien souvent verser des larmes.  
Je me répète quelquefois,  
Mais toujours dépourvu de grâces.  
Et le plus séduisant minois  
Fait par moi d'horribles grimaces.  
Je fais goûter quelque plaisir,  
Un rien, presque un rien me fait naître,  
Et l'instant qui me donne l'être  
Tout aussitôt me voit mourir.  
Mais il est temps que je finisse;  
Mon récit t'a rendu rêveur.  
Courage, allons, mon cher lecteur!  
Bon... Te voilà... Dieu te bénisse!

No 227.—LES ÉCHECS

Composé par M. F. W. Martindale

Noirs.—9 pièces



Blancs.—9 pièces.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

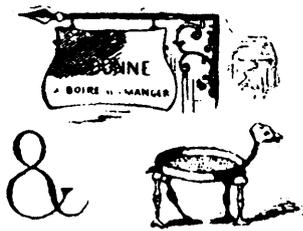
SOLUTIONS:

No 223.—Les mots sont: Niais et Sain.  
No 224.—Le proverbe est: Plus fait douceur que violence.  
No 225.—Le mot est: Pot-age.

ONT DEVINÉ:

A. N. P. Beaupre; Mlle E. Gingras, St-Henri; P. H. Dupuis, Dame C. Lesigne, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :  
Un bienfait attire un bienfait.

MADEMOISELLE J. CHAMPAGNE, ci-devant du Grand Syndicat de la Puissance, informe respectueusement sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle a ouvert un Salon de Modes, au No 752, rue Ste-Catherine, où elle invite les Dames à venir examiner ses comptoirs déjà en ombres de tout ce qu'il y a de plus nouveau en fait d'étoffes à Manteaux et de fournitures pour Robes et Chapeaux.

Des modistes de première classe, venues de New-York, assurent une exécution parfaite de toute commande qui lui sera confiée.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc., sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME, convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

LABBÉE & CIE, MARCHANDS DE

Ferronneries, Peintures, Huiles, Vernis, Vaisselles, Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, ETC,

No 507, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

VETEMENT D'AUTOMNE !

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effetez en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company, Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

MAGNIFIQUES CHEVELURES

DAMES :—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont., pour le secret.

ROUSSEURS, TACHES, MAUVAIS TEINT

Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Ont.

FAVORIS, MOUSTACHES

Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le MONDE ILLUSTRÉ.)

MARCHANDISES DE LA SAISON

900 paires de couvertures pure laine.—12 caisses d'étoffes à robes et à manteaux. — 10 caisses de tweeds français et anglais dans les patrons les plus fashionables, au

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

1887

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes.

Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Co

10-RUE DE BRESOLES-10

(BATISSES DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents ; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacolistes. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

NOUVEL AVIS

Pour les personnes possédant la collection du Magasin Pittoresque (1re série 50 vol.), l'administration a en la pensée de réunir en un seul volume la Table des quarante premières années (1833 à 1872) et celle de dix années suivantes. Prix du volume contenant les deux Tables : Volume broché : 10 francs ; volume cartonné : 11 francs 50. Port en sus.

Bureau : 29, Quai des Grands Augustins, Paris (France)

\$100 DE RECOMPENSE

Cette récompense libérale sera donnée à chaque personne qui, étant atteinte de mal de tête, insomnie, maladie du foie, rhumatisme, dyspepsie ou constipation, prouvera qu'elle n'a obtenu aucun résultat sensible en buvant de l'EAU DE ST-LEON.

E. Massicotte & Frère, seuls Agents, 217, RUE ST-ELIZABETH (Téléphone No 310 A)

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER, 1489, Rue Notre-Dame,

ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Charreaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00. PULL-OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.



Avis aux Entrepreneurs

ON recevra à ce Bureau jusqu'à Vendredi le 8 Octobre prochain, inclusivement, des soumissions cachetées adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour Travaux au Port Arthur" pour la construction d'un prolongement au

BRISE-LAMES

PORT ARTHUR, (Baie du Tonnerre)

d'après les plans et devis, que l'on pourra voir en s'adressant à W. F. Davidson, éc., Maître du Havre, Port Arthur, et au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, où l'on pourra se procurer des formules de soumissions.

Les personnes qui désirent faire une soumission devront s'enquérir personnellement de la nature des travaux et exécuter et examiner la localité elles-mêmes.

Les soumissionnaires sont avertis que les soumissions ne seront prises en considération que si elles sont faites sur les formules imprimées fournies et portant leurs véritables signatures. Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque, fait payable à l'ordre de l'Hon. Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou si elle néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEIL,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, Ottawa, 10 Sept.-mbre 1886.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essaye.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 23 septembre 1886

LES  
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

MOINS qu'il ne soit mort, fit Ripart.  
—Ou que, pour une cause quelconque, n'ait été forcé de quitter Paris. S'il en était ainsi, Ripart, nous perdriions absolument notre temps. Mais comme rien ne prouve que cela soit, nous continuerons à ouvrir les yeux et à attendre.

—J'admire ta patience, Mouillon.  
—C'est une des principales qualités de notre métier, Ripart; nous devons être comme le chat qui guette la souris.

La surveillance établie autour de Georgette redevint très active. Elle était d'autant plus facile et plus complète que Ripart, demeurant dans la même maison, savait à peu près tout ce qui se passait chez la jeune fille.

Des mois s'écoulèrent sans que M. Hector fit la plus petite apparition du côté de rue Galande, et que Mouillon entendit parler de lui.

Ripart avait peut-être raison, pensait-il, mais j'aime mieux croire qu'il est mort que de supposer qu'il ne songe plus à Georgette.

Mais Mouillon, qui s'était déjà donné tant de mal pour n'arriver à aucun résultat, Mouillon n'était pas content. Il ne pouvait voir lui échapper la revanche qu'il s'était promise sans une vive contrariété. Dès lors, il fut tourmenté par cette idée que si M. Hector était mort, il se livrait à une manœuvre inutile. Toutefois, avant d'abandonner son plan, il voulait être bien certain qu'il ne lui restait aucune chance de succès.

Un jour, de grand matin, il arriva rue Galande et frappa à la porte de Ripart, qui dormait encore. Réveillé en sursaut, Ripart sauta à bas de son lit et s'empressa d'ouvrir.

—Tu viens de bonne heure, dit-il en se frottant les yeux, est-ce qu'il y a du nouveau.

—Oui.

—En effet, tu as l'air tout joyeux. Ici aussi, il y a du nouveau.

—Quoi ?

—Apprends que M. Hector Vidal n'est pas mort et qu'il se porte, au contraire, aussi bien que toi et moi.

—Tu sais son nom ! s'écria-t-il.

—Je sais aussi qu'il est garçon, qu'il demeure rue de Berlin et que c'est un débauché de la pire espèce. Il n'a pas un grand train de maison, mais il possède, paraît-il, une assez belle fortune, ce qui lui permet de mener joyeuse vie.

—Je t'admire ! exclama Ripart.

Mouillon eut un sourire qui prouvait suffisamment qu'il n'était pas insensible à la flatterie.

—Apprends encore, reprit-il, que M. Hector Vidal n'a pas oublié mademoiselle Georgette et qu'il ne renonce nullement à ses premiers projets. C'est un gaillard d'une prudence excessive, il doit

prendre plusieurs noms et avoir à Paris autant de domiciles à sa disposition. Songeant avant tout à sa propre sûreté, il a soin de ne se faire jamais connaître dans le monde interlope qu'il aime à fréquenter ; de cette façon, il se met facilement à l'abri, en compromettant les autres.

Quand Paris a été menacé par les Prussiens, il a envisagé la situation à sa manière : traitant sans doute d'imbéciles ceux qui, dans leur patriotisme, demandaient des armes pour concourir à la défense de la ville et du territoire envahi, il prit la fuite et alla en Angleterre se mettre à l'abri des balles et des bombes. Il est revenu à Paris au mois de juillet dernier, dès qu'il fut bien certain que sa précieuse personne n'avait plus aucun danger à redouter.

Or, depuis son retour, Ripart, j'ai lieu de croire qu'il a mis tout en œuvre pour retrouver Georgette. Son aventure de la rue Vaugelas ne l'a pas corrigé ; ces hommes là, mon cher Ripart, ne lâchent pas facilement leur proie, et je suis fier de ne pas m'être trompé dans le jugement que, tout d'abord,

la gueule du loup, je te permettrai de me dire que je ne suis qu'un présomptueux et un imbécile.

Ripart ébaucha un sourire qui signifiait : Je ne prendrai jamais une pareille liberté.

Mouillon continua :

—Sachant que lorsqu'on marche vers un but, il ne faut négliger aucun moyen d'y arriver, je n'ai pas perdu de vue mademoiselle Albertine depuis qu'elle est sortie de prison. De loin en loin, je fais prendre de ses nouvelles et je suis complètement édifié sur sa conduite, qui n'est pas plus édifiante que par le passé. Je dois te dire qu'elle ne me connaît pas, ce qui me permet de l'approcher de très près, lorsqu'il me vient à l'idée de passer une heure ou deux au bal de la *Reine-Blanche*, qui est maintenant le théâtre de ses exploits. Cette fille aime le bal à la folie ; pour une polka ou une contredanse elle vendrait son âme au diable.

Dimanche soir, écoute bien ceci, Ripart, je vis un individu bien vêtu et bien ganté, paraissant âgé de trente à trente-cinq ans, accoster Albertine au milieu du bal. Si incomplet que soit le signale-

ment que nous avons de M. Hector, je me sentis tressaillir de joie et je me dis aussitôt : C'est lui !

—Alors, qu'as-tu fait ?

—Tu vas le voir. Albertine ayant fait en arrière un pas de surprise, je compris qu'elle le revoyait pour la première fois depuis leur complot de la rue Vaugelas. Souriant, il lui avait tendu la main. Après un moment d'hésitation, elle se décida à s'avancer vers lui et à mettre sa main dans la sienne. Je jugeai qu'Albertine n'avait pas de rancune et que la paix était faite.

Pendant deux ou trois minutes ils causèrent avec beaucoup d'animation ; malheureusement, j'étais trop éloigné d'eux pour entendre ce qu'ils se disaient, et quand je me fus suffisamment rapproché, ils quittèrent la place et se dirigèrent vers l'escalier de la galerie où il y a des tables et des sièges pour ceux qui veulent se rafraîchir. Je ne perdis pas une seconde ; je m'approchai d'une habituée de l'établissement et lui demandai s'il ne lui serait pas agréable de s'asseoir à une table avec moi et de prendre un rafraîchissement. Elle me regarda, fit la bouche en cœur et, sans plus de façon, s'accrocha à mon bras. Vite, je l'entraînai vers l'escalier, nous montâmes à la galerie et j'eus le bonheur de trouver libre la table voisine de celle près de laquelle Albertine et son cavalier venaient de s'asseoir.

Le garçon servit les rafraîchissements, et tout en causant avec la conquête que je venais de faire, afin de jouer

mon rôle sans être remarqué, j'ouvris mes deux oreilles pour entendre ce qu'ils disaient à côté.

—Eh bien ? fit Ripart, qui grillait d'impatience.

—Ils parlaient si bas que je ne pus entendre que quelques mots. Un autre que moi n'aurait rien compris ; mais avec un mot qui parvenait à mon oreille, je construisais une phrase, et je pus suivre ainsi leur conversation.

J'acquis d'abord la certitude que c'était bien M. Hector. Je devinai ensuite qu'Albertine lui réclamait le prix du marché qu'ils avaient fait à la Tour Solférino et qu'il promettait de s'acquitter de sa dette. Ces mots : Georgette, Sarrue, rue de Meaux, rue Berthe, que j'entendis encore, m'apprirent que M. Hector demandait ce que la jeune fille était devenue et qu'Albertine, ne le sachant pas plus que lui, lui donnait autant qu'elle le pouvait le moyen de la retrouver.



Il arriva rue Galande et frappa à la porte de Ripart, qui dormait encore.—Page 89, col. 1.

j'ai porté sur lui.

—Je suis émerveillé, dit Ripart ; comment as-tu appris tout cela ?

—Je vais te le dire. Tu as été trois jours sans me voir ; eh bien, pendant ces trois jours je me suis occupé de notre homme ; ce que je viens de te dire est le résumé des renseignements que j'ai pu recueillir ; si tu trouves que c'est peu, nous tâcherons d'en savoir d'avantage. Moi, je suis satisfait pour l'instant : j'ai les yeux sur M. Hector, et si je ne mets pas la main sur lui avant un mois, c'est qu'il aura été aussi sage qu'il est prudent, ou que décidément il est plus fort que moi. Mais comme je te l'ai dit, il en tient toujours pour mademoiselle Georgette ; on lui a arraché sa proie, il voudra la ressaisir : la jolie ouvrière manque sur la liste de ses victimes. Si je me trompe, Ripart, si notre homme ne vient pas se fourrer dans

Tu verras bientôt, Ripart, que je ne m'étais pas trompé et que, sans l'entendre, j'avais deviné ce qu'ils disaient.

A onze heures, M. Hector sortit du bal. Je m'élançai sur les pas de mon homme, bien décidé à le filer toute la nuit, s'il lui plaisait de ne pas rentrer chez lui à l'heure où les honnêtes gens vont se coucher. Il descendit la rue Blanche, la rue de la Chaussée-d'Antin, traversa le boulevard et entra au café Napoléon. Je me plantai sur le boulevard et j'attendis. A minuit et demi, il sortit du café ; je le suivis jusqu'à la rue de Berlin, où je le vis entrer au n° 6.

Lundi, de bonne heure, j'étais rue de Berlin, en quête de renseignements. Une marchande à la toilette, vieille et bavarde, m'apprit tout ce que je désirais savoir. Ce jour-là et le lendemain, M. Hector Vidal resta chez lui toute la journée. Il me permit ainsi de recueillir de nouveaux et précieux renseignements sur son intéressante personne. Enfin, hier mercredi, il sortit à midi ; il alla prendre une voiture de remise, pendant que je me procurais vivement un coupé de place. Il se rendit directement rue de Meaux, et entra dans la maison où Georgette et Albertine demeuraient il y a deux ans. De là il se fit conduire rue Berthe, ensuite rue Saint André-des-Arts. Il resta un instant chez le concierge et, en sortant, il congédia son cocher. Moi, je gardai mon coupé. Après être allé à l'imprimerie où M. Sarrue a été employé pendant quelques mois comme correcteur, je vis M. Hector se diriger en ligne directe vers la rue Galande. Avant d'y arriver, il alluma un cigare. Il suivit la rue jusqu'au bout, puis il revint sur ses pas en marchant lentement, se donnant l'air d'un flâneur indifférent à tout ce qui se passe autour de lui ; mais arrivé devant le n° 17, où demeure M. Sarrue, il s'arrêta trois secondes, le temps de jeter un regard du haut en bas de la maison.

Je compris qu'on lui avait donné l'adresse de M. Sarrue à l'imprimerie, et qu'il ignorait que Georgette ne demeure pas avec lui. Probablement très satisfait de sa journée, M. Hector gagna le bord de la Seine, où il prit de nouveau une voiture pour se faire mener rue du Château d'Eau. Il a là un autre logement, un pied-à-terre, soi-disant, car on croit qu'il habite la banlieue de Paris. De plus, on ne le connaît point sous son véritable nom, rue du Château-d'Eau. M. Hector Vidal s'y fait appeler Ulysse de Rosières.

Mon cher Ripart, tout ce que je pourrais te dire encore serait superflu, n'est-ce pas ?

—Avec cela seulement et en rappelant le guet-apens de la rue Vaugelas, répondit Ripart, il y a plus qu'il ne faut pour lui faire un dossier qui intéresserait beaucoup un juge d'instruction. Tu peux dès aujourd'hui le livrer à la justice.

Les yeux de Mouillon se remplirent de lueurs sombres.

—Non, répliqua-t-il d'une voix creuse, cela ne suffirait pas. Le guet-apens de la rue Vaugelas est de l'histoire ancienne ; c'est au moment où il tentera de commettre un nouveau crime que je veux mettre la main sur ce misérable.

—Alors tu crois...

—Je suis sûr qu'il me donnera la satisfaction que j'ai si patiemment attendue. Avant peu nous entendrons parler de lui. Donc, attention, Ripart, et ne nous endormons pas. Pendant que tu feras bonne garde rue Galande, je travaillerai de mon côté. L'amorce est ici, au-dessus de nos têtes ; M. Hector ou M. Ulysse voudra mordre à l'appât et, comme le poisson, il ne verra point l'hameçon.

## X

Mouillon n'avait certainement pas réservé à Ripart la part la plus difficile du travail. Comme son camarade, Ripart était un homme d'action, résolu, plein d'énergie et digne d'être son associé ; toutefois, ce dernier reconnaissait la grande supériorité de Mouillon. Il disait de lui :

—Il a l'esprit qui médite et l'intelligence qui conçoit ; moi, je le complète en mettant à sa disposition mes yeux, mes jambes et mes bras.

Pour le moment, le rôle de Ripart consistait à continuer à faire bonne garde autour de Georgette et à avoir les yeux constamment fixés dans la rue Galande.

Ripart savait quelle importance Mouillon attachait à la capture de l'homme de la rue Vaugelas. Mouillon lui avait dit :

—Pour cela, s'il le faut, je dépenserai les six mille francs que j'ai économisés avec tant de peine. En effet, depuis quelques mois déjà, toutes les dépenses de Ripart, qui n'était pas riche, étaient payées par Mouillon. Et Ripart, partageant complètement les idées de son ami, trouvait que mettre la main sur M. Hector était également pour lui une affaire d'honneur.

Le lendemain du jour où Mouillon était venu lui communiquer les renseignements qu'il avait recueillis sur M. Hector Vidal, qui se faisait appeler aussi Ulysse de Rosières, Ripart fumait tranquillement sa pipe, les bras appuyés sur le balustre de sa fenêtre, pendant que son regard, plongeant dans la rue, errait continuellement d'un bout à l'autre des trottoirs.

Georgette venait de descendre, il l'avait vue entrer dans la maison où demeurait Jacques Sarrue. Celui-ci était absent. C'est ce moment que Georgette choisissait tous les jours pour aller faire le ménage du poète.

Tout à coup, l'attention de Ripart fut attirée par un individu d'assez mauvaise mine, dont les allures mystérieuses ne tardèrent pas à lui paraître suspectes.

—Pourtant, se dit-il, ce n'est point là le signalement de M. Hector, à moins qu'il ne change aussi facilement de visage que de nom.

Néanmoins, l'individu se promenant toujours de long en large, sans s'éloigner beaucoup du n° 17, il continua à l'observer.

Vingt minutes s'écoulèrent. Georgette reparut dans la rue. Au même instant l'homme s'arrêta sur le trottoir opposé. Il fit un mouvement, qui n'échappa point à Ripart, et ses yeux restèrent fixés sur la jeune fille. Il venait évidemment de la reconnaître, et il sembla à Ripart qu'il avait prononcé ces mots :

—C'est elle !

Mais Georgette n'étant sortie d'une maison que pour entrer immédiatement dans une autre, l'individu eut l'air d'éprouver une déception. Il resta encore un instant immobile sur le trottoir, regardant la façade des deux maisons, puis il entra dans la boutique d'un marchand de vin traiteur.

—Maintenant, se dit Ripart, je ne doute plus ; celui-là n'est pas M. Hector Vidal, mais c'est certainement un espion envoyé par lui, un mercenaire à ses gages. Mouillon avait raison, ça va chauffer. Malgré l'envie qui lui prit de voir l'individu de plus près, il résista à la tentation d'aller boire un verre de vin au cabaret.

—Il peut se faire que cet homme se tienne sur ses gardes, pensa-t-il ; autant que possible, il faut que je le surveille sans me montrer. Mais il faudra attend de lui.

L'agent de M. Hector passa la journée entière à se promener sur les trottoirs de la rue Galande ou chez le marchand de vin, assis à une table près de la fenêtre, et bien placé pour tout voir dans la rue. Un peu avant la nuit, Ripart le vit partir. Il reprut le lendemain vers neuf heures du matin. Après s'être promené assez longuement, comme la veille, il alla reprendre son poste d'observation dans le cabinet. Cette seconde journée se passa absolument comme la précédente, sans aucun incident utile à noter.

Ripart avait informé Mouillon de ce qui se passait et celui-ci lui avait répondu :

—Il ne faut pas perdre de vue un instant l'homme de M. Hector. Sa mission est assurément de savoir exactement ce que fait Georgette, quelles sont ses habitudes et, lorsqu'elle sortira, de la suivre partout où elle ira. Ce que de mon côté je dois faire à M. Hector me donne à penser qu'il songe à un enlèvement. Comment s'y prendra-t-il ? Je l'ignore pour le moment ; mais je le saurai bientôt.

Le dimanche matin, comme Georgette descendait pour aller chercher son déjeuner, Ripart se trouva dans l'escalier sur son passage.

—La journée promet d'être belle, aujourd'hui, mademoiselle Georgette, lui dit-il, est-ce que vous ne ferez pas une petite promenade ?

—J'irai à Boulogne voir madame Bertin, répondit-elle. Il est convenu que j'irai tous les dimanches.

—Est-ce que vous irez seule à Boulogne ?

—Non, M. Sarrue m'accompagnera.

—A la bonne heure !

—Vous croyez donc, monsieur Ripart, que je ne pourrais pas aller seule à Boulogne ?

—Oh ! je n'ai pas voulu dire cela ; mais voyez-vous, mademoiselle Georgette, il vaut toujours mieux, quand vous sortez et que vous allez un peu loin, qu'un ami vous accompagne. Je ne dis pas une amie, je sais que vous n'en avez plus.

—Et je n'en aurai jamais, répliqua vivement la jeune fille ; je sais ce qu'il en coûte de croire à l'amitié d'une Albertine, et je me souviendrai toujours de ce que j'ai souffert cette affreuse nuit que j'ai passée au poste.

—Où je vous ai menée, mademoiselle Georgette ; tenez, chaque fois que je vous vois, je me fais toutes sortes de reproches ; je me dis que j'aurais dû voir de suite que vous étiez innocente. Mais pour vous comme pour moi, c'est un mauvais souvenir. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ?

—Je ne vous en ai jamais voulu, monsieur Ripart, vous avez obéi à un ordre de votre chef et vous me preniez pour Albertine.

—C'est égal, nous n'aurions pas dû commettre une erreur pareille.

—C'est passé, monsieur Ripart, ne parlons plus de cela.

—Vous avez raison, mademoiselle Georgette ; mais j'ai le droit de me rappeler que je vous ai vue pleurer et me supplier, les mains jointes, et que je n'ai voulu ni vous entendre, ni voir vos larmes. Aussi, vous pouvez me croire, je suis aujourd'hui un de vos amis, et si quelqu'un voulait vous faire du mal, je me ferais tuer pour vous défendre.

—Je vous remercie, monsieur Ripart ; heureusement, je n'ai plus rien à redouter de personne.

Ces paroles échangées, Georgette alla faire ses achats et Ripart, ayant les renseignements qu'il désirait, s'empressa de rentrer dans sa chambre et de courir à la fenêtre. L'agent de M. Hector était dans la rue.

A onze heures et demie Ripart était habillé, prêt à sortir. Les yeux dans la rue et l'oreille au guet, il entendit Georgette fermer la porte, puis le bruit de ses pas dans l'escalier. Il attendit une minute et sortit à son tour. La jeune fille n'était déjà plus dans la rue Galande. Mais, certain qu'elle suivait le bord de la Seine jusqu'à l'endroit où Sarrue devait l'attendre, il se dirigea rapidement vers le quai. Il ne tarda pas à voir Georgette marchant d'un pas léger et pressé le long des parapets. L'agent de M. Hector la suivait à vingt-cinq pas de distance.

La figure de Ripart s'épanouit et un sourire moqueur glissa sur ses lèvres.

—Tout va bien, se dit-il gaiement ; nous allons faire queue ainsi jusqu'à Boulogne. Ce sera très amusant.

Le soir, Georgette et Jacques Sarrue rentrèrent vers sept heures pour dîner ensemble. Ripart ne rentra que deux heures plus tard. Georgette ne l'avait point vu à Boulogne. Dès qu'il eut allumé sa lampe, Ripart prit sa plume, une feuille de papier, et écrivit à Mouillon ce qui suit :

—Mademoiselle Georgette et M. Sarrue sont allés à Boulogne. L'homme de M. Hector les a suivis ; il les a vus dans le jardin de la veuve Bertin.

—Quand M. Sarrue et mademoiselle Georgette sont sortis de chez madame Bertin pour revenir à Paris, l'homme ne les a pas suivis, il est resté plus d'une heure encore à Boulogne, se promenant autour de la maison. Une femme, avec laquelle il a causé un instant, lui a donné des renseignements sur la veuve Bertin.

—Je ne sais pas quel parti M. Hector pourra tirer de ses renseignements. Indiquez-moi ce que je dois faire.

Ripart plia sa lettre, sur laquelle il mit l'adresse de Mouillon, puis l'ayant ornée d'un timbre-poste, il sortit pour la mettre dans la boîte du bureau de poste. Cela fait, il sentit qu'il avait faim et se souvint qu'il avait oublié de dîner. Il entra chez le marchand de vin traiteur où l'agent de M. Hector était à son poste d'observation et se fit servir à manger.

Quand, à onze heures, il rentra dans sa chambre, il n'entendit plus aucun bruit au-dessus de sa tête. Il comprit que Jacques Sarrue avait quitté Georgette et que celle-ci était déjà couchée.

—Allons, se dit-il, en se frottant les mains, pour Mouillon et pour moi la journée n'a pas été mauvaise.

Content de lui, il se mit au lit et ne fit qu'un somme jusqu'au matin.

A dix heures, un commissaire lui apporta un pli cacheté. Il reconnut l'écriture de Mouillon. C'était la réponse à sa lettre. L'inspecteur lui disait seulement :

—Tu ne dois pas quitter la rue Galande. Continue de faire bonne garde autour de mademoiselle Georgette. Il ne faut pas qu'elle reçoive une lettre ou une visite d'une personne inconnue sans que tu le saches. Plus que jamais tu dois ouvrir les yeux et les oreilles, si tu ne veux pas te laisser surprendre.

Ripart remplissait consciencieusement son devoir, et bien que ce fût aussi fatigant que monotone, debout ou assis près de sa fenêtre ouverte, son regard était constamment plongé dans la rue Galande. A le voir regarder ainsi, on aurait pu supposer qu'il s'amusait à compter les pavés. Ne s'intéressant nullement au mouvement du monde, au bruit des voitures, aux cris des marchands, à ce va-et-vient continu qu'on ne voit qu'à Paris, il n'avait que sa pipe pour se distraire. Mais cette distraction elle-même devenait fatigante après huit ou dix heures de faction.

Pendant trois jours il resta constamment à sa fenêtre, attendant vainement l'agent de M. Hector qui ne se montra plus. A l'exception de Sarrue, qui venait tous les soirs à la même heure, personne n'était entré chez Georgette, et elle n'avait reçu aucune lettre.

Fort étonné, pour ne pas dire inquiet, Ripart se disait comme sœur Anne, et non sans dépit : "Je ne vois rien venir." Mais ce qui le contrariait le plus, c'est que Mouillon lui laissait ignorer complètement ce qu'il faisait de son côté. Le mercredi soir il se dit :

—Il faut que Mouillon sache que je perds tout à fait mon temps ici. Puisqu'il m'a défendu de sortir de chez moi, je vais lui écrire.

Il le fit aussitôt.

Il était près de huit heures lorsqu'il sortit de sa chambre pour porter d'abord sa lettre au bureau de poste et aller prendre ensuite son repas du soir. Jacques Sarrue descendait l'escalier.

—Bonsoir, monsieur Sarrue, lui dit Ripart, est-ce que vous avez déjà diné ?

—Oui, répondit le poète.

—Vous quittez mademoiselle Georgette de bien bonne heure ce soir.

—C'est vrai.

—Je comprends, vous allez faire une visite.

—C'est un peu cela, monsieur Ripart : j'ai reçu une lettre tantôt, qui me dit de me présenter ce soir à neuf heures rue du Faubourg-Poissonnière. Vous savez que je donne des leçons de latin et de grec ?

—De mathématiques et aussi de chimie ; vous êtes très savant, monsieur Sarrue.

—Peut être trop, répondit le poète avec un sourire plein d'amertume. Enfin, je vais au Faubourg-Poissonnière pour voir les parents d'un élève qu'une personne qui s'intéresse à moi m'a trouvé. Ce n'est pas près d'ici et je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver à l'heure. Au revoir, monsieur Ripart !

—Bonne chance, monsieur Sarrue !

Le poète s'éloigna rapidement.

Ripart arrivait au bas de l'escalier, lorsque Mouillon se trouva tout à coup devant lui. L'inspecteur de police accourait haletant et couvert de sueur.

—Je viens de t'écrire, lui dit Ripart, voilà ma lettre que je portais à la poste.

—Tu peux la mettre dans ta poche. N'est-ce pas M. Sarrue que je viens de rencontrer ?

—Oui, c'est lui.

—Je croyais qu'il passait ses soirées auprès de mademoiselle Georgette.

—Ce soir il a été forcé de la quitter.

—Sais-tu pourquoi ?

—Un rendez-vous qu'on lui a donné à neuf heures ; il s'agit d'un élève.

—Cela se peut, dit l'inspecteur réfléchissant ; mais si l'on n'a pas voulu l'éloigner de mademoiselle Georgette ce soir, il y a là une singulière et heureuse coïncidence.

—Que veux-tu dire ?

—Tu le sauras tout à l'heure. Vite, vite, montons dans ta chambre.

## XI

La première chose que fit Mouillon en entrant dans la chambre de Ripart, ce fut d'ouvrir la fenêtre. Puis il se pencha sur l'appui et jeta un long regard dans la rue.

—Nous avons encore le temps de causer, dit-il en se retournant vers son associé, qui le regardait avec étonnement. Eh bien, Ripart continua-t-il en s'asseyant, j'ai l'idée que nous allons passer ensemble une soirée très agréable, qui nous promet plusieurs surprises.

—J'aime cela, fit Ripart.

—En fait de surprises, mon vieux, je crois en avoir ménagé une à M. Hector à laquelle il ne s'attend certainement pas.

—Enfin, tu vas me dire quelque chose.

Mouillon secoua la tête.

—Tu seras là, tu verras, reprit-il, cela vaudra mieux encore.

—Est-ce qu'il aurait l'audace de venir ici ?

—Qui ?

—M. Hector Vidal.

—Il est trop prudent pour cela, fit Mouillon en haussant les épaules. Certes, ce n'est pas l'audace

qui lui manque, et il est de plus adroit et rusé comme un renard, il a de l'imagination, beaucoup d'initiative et je suis forcé de lui reconnaître une grande habileté ; il mène bon train et proprement ses petites affaires. Bien qu'il puisse payer largement toutes sortes de gens pour le servir, il ne dédaigne pas de mettre la main à la pâte, comme on dit, et d'opérer lui-même. Son expérience lui a démontré qu'il n'est pas de meilleure besogne que celle qu'on fait soi-même. Toutefois, s'il a l'audace du loup, il en a aussi la lâcheté ; il prend ses précautions et n'agit qu'autant qu'il est sûr d'avoir conjuré tous les dangers ; il rôde sans bruit autour de la bergerie et ne se jette sur une brebis que lorsque le berger et les chiens ne sont plus là. Cré nom ! s'il soupçonnait que Ripart et Mouillon, ici présents, sont deux bons chiens de garde, prêts à le mordre, tu n'aurais pas les surprises que je te promets.

—Entre nous, Ripart, M. Hector Vidal, qui se fait appeler à certaines heures Ulysse de Rossières, et qui se nomme ce soir Louis de Verville, est un gaillard de première force. Ce que je lui ai vu faire depuis trois jours est admirable, et je peux le dire sans me flatter, Ripart, tout autre que moi n'y aurait vu que du bleu.

—Cela prouve que, si fort et si habille qu'il soit, mon ami Mouillon est son maître.

—C'est vrai ; mais je dois te dire que les renseignements que tu m'as fournis m'ont été extrêmement précieux.

—Alors, il va venir ?

—Jusqu'à la porte, déguiser en cocher.

Ripart ouvrit de grands yeux.

—Je ne comprends pas encore, murmura-t-il.

—Ne t'inquiète pas, mon vieux, fit Mouillon en riant, tu comprendras bientôt.

Il se leva et alla regarder dans la rue.

—Je ne comprends pas encore, dit-il. Du reste, ajouta-t-il en regardant sa montre, il n'est que huit heures et demie.

Il revint s'asseoir.

—Je n'entends pas mademoiselle Georgette ; elle est dans sa chambre, n'est-ce pas ?

—Elle ne sort jamais le soir.

—Que fait-elle ?

—Elle travaille, la pauvre petite, tous les jours jusqu'à onze heures, minuit et souvent une heure du matin. Elle se tue, quoi !... Il faut bien qu'elle gagne. Elle doit s'être aperçue que pour l'instant, elle ne peut pas compter sur Sarrue.

—Il ne lui donne plus d'argent ?

—Il ne peut plus rien lui donner. S'il ne trouve pas dès demain un emploi quelconque, ce sera d'ici peu une misère épouvantable.

—Et ses vieux livres ?

—Vendus jusqu'au dernier.

—C'est égal, Ripart, c'est un brave garçon.

—Oui, et si j'étais riche...

A ce moment, Mouillon, dont l'oreille impatiente et inquiète écoutait tous les bruits de la rue, se leva brusquement et bondit vers la fenêtre.

Il avait entendu le roulement d'une voiture, qui venait de s'arrêter devant la maison.

Il regarda. A la lueur des becs du gaz, il reconnut le coupé et le cheval loués le matin par M. Hector et même ce dernier, occupant le siège du cocher, malgré une barbe postiche qui complétait son déguisement.

La portière du coupé s'ouvrit, et une femme mit pied à terre.

Alors Mouillon ferma la fenêtre et se rapprocha de Ripart, les yeux étincelants, le sourire du triomphe sur les lèvres.

—Première surprise, lui dit-il tout bas ; silence et écoute.

Il alla vers la porte, l'entr'ouvrit doucement, puis fit signe à Ripart de venir se placer près de lui. Ils entendirent ouvrir la porte de la loge, et une voix de femme demanda mademoiselle Georgette. La voix du pipelet répondant : "Au quatrième, la porte à gauche," arriva également jusqu'à eux. Mouillon ferma la porte sans bruit.

—Eteins ta lampe, dit-il à Ripart, nous n'avons pas besoin de lumière.

La femme monta les quatre étages et frappa à la porte de Georgette, qui lui ouvrit aussitôt.

—Bon, dit Mouillon entendant le bruit des pas dans la chambre, la voilà entrée.

—C'est le moment d'agir, je suis prêt. Jolie souricière tout de même !

—Voyons ton idée ? fit Mouillon.

—Eh bien, nous dégringolons l'escalier, nous empoignons M. Hector déguisé en cocher, nous le traînons dans l'allée, le concierge ferme la porte d'entrée et nous les tenons tous les deux.

—En effet, c'est simple et facile. Pincer M. Hector dans son costume de cocher, ce serait déjà quelque chose, mais il me faut mieux que cela.

—Que veux-tu donc ?

—Je veux qu'une fois entre les mains de la justice, il ne puisse s'en tirer. La police correctionnelle, la belle affaire ! Je veux un crime prémédité et bien prouvé, je veux qu'il enlève mademoiselle Georgette, je veux qu'il passe devant la cour d'assises.

—Tu es terrible, dit Ripart.

—Pour cet homme-là je deviendrais féroce, répliqua Mouillon sourdement.

—Ainsi, nous allons aller à Billancourt ? demanda Ripart.

—Oui. Mais écoute... entends-tu au-dessus de nous ces gémissements, ces cris de douleur ?

—Tonnerre ! exclama Ripart, mais c'est mademoiselle Georgette qui pleure, qui sanglote...

Et il se serait élancé dans l'escalier si Mouillon ne lui eût barré le passage en se plaçant devant la porte.

—Mouillon, reprit-il, la pauvre petite pousse des cris à fendre l'âme. Est-ce que cette coquine oserait la maltraiter ?

—Nullement.

—Mais alors, pourquoi pleure-t-elle ?

—Tous les jours madame Bertin va se promener au bois de Boulogne. La femme qui est en ce moment avec Georgette vient de lui dire que ce soir, à cinq heures, elle est tombée sous une voiture et qu'une roue lui a passé sur les deux jambes.

—Et cela n'est pas ?

—C'est un audacieux mensonge imaginé par M. Hector pour attirer mademoiselle Georgette dans un nouveau piège.

—Je comprends, fit Ripart... Ah ! les misérables !...

—Il fallait cela pour que Georgette, croyant aller voir madame Bertin ayant les jambes brisées, se laissât conduire dans la petite maison de Billancourt.

—Elle s'apercevra qu'on ne la mène pas à Boulogne.

—La femme a dû lui dire déjà, sans doute, que la dame blessée a été relevée par le maître de la voiture, auteur involontaire de l'accident, qu'il l'a emmenée chez lui, et qu'un médecin a été immédiatement appelé pour lui donner des soins et qu'elle vient chercher Georgette envoyée par sa maîtresse.

—Et la pauvre Georgette croira tout cela ?

—Naturellement. Tiens, elle pleure moins fort, elle se calme un peu ; je l'entends marcher, elle s'habille à la hâte, dans un instant elle sera prête

à partir. La femme va l'emmenner, et sans défiance, sans rien soupçonner, elle va se laisser conduire à Billancourt, ne se doutant guère non plus que M. Hector Vidal lui fait l'honneur d'être son cocher.

Cinq minutes s'écoulèrent encore. Georgette et la femme descendirent l'escalier. Elles étaient à peine sur le palier du second étage que Mouillon et Ripart sortirent et descendirent à leur tour lentement, sans faire de bruit.

Georgette ouvrit la porte de la loge et jeta ces mots au concierge :

— On vient me chercher ; un grave accident est arrivé à madame Bertin, je cours près d'elle.

Elle referma la porte et monta dans le coupé. La femme se plaça à côté d'elle, en fermant la portière. Alors le faux cocher cingla d'un coup de fouet le flanc du cheval, qui partit comme un trait.

Les deux agents de police s'élançèrent dans la rue.

— Maintenant, à nous deux, monsieur Hector Vidal, dit Mouillon.

Et suivit de Ripart, il se dirigea en courant vers l'endroit où sa voiture l'attendait sur le quai.

## XII

Le trajet de la rue Galande à Billancourt se fit rapidement ; cependant, à chaque instant Georgette demandait :

— Arriverons-nous bientôt ?

— Nous voici arrivées, dit la femme à Georgette.

La jeune fille voulut s'élançer hors de la voiture. La femme l'en empêcha, et lui dit :

— Attendez un instant, on ouvre la porte cochère, nous descendrons dans la cour.

L'homme aux favoris roux vint prendre le cheval par la bride et le fit entrer.

Georgette et la femme sortirent de la voiture, en même temps que le faux cocher sautait à bas de son siège.

La femme prit la main de la jeune fille et l'entraîna, en lui disant :

— Venez.

Elles montèrent les six marches d'un perron et entrèrent dans la maison.

— M. Hector s'approcha de l'homme et lui dit presque à voix basse :

— Tu sais ce que tu as à faire ?

— Oui, répondit-il.

— Commence par fermer la porte ; ensuite tu donneras une bonne avoine au cheval, sans le déceler.

Sur ces mots M. Hector s'éloigna et entra à son tour dans la maison.

L'homme aux favoris roux s'empressa de fermer la porte. Derrière lui, deux hommes sortirent d'un massif où ils s'étaient cachés et s'approchèrent sans bruit.

Quand l'agent de M. Hector se retourna, il se trouva en face des deux hommes et il vit à la hauteur de ses yeux le canon d'un revolver. Une voix rude lui dit :

— Si tu fais entendre un cri, tu es mort !

Mais crier lui eût été impossible à ce moment ; l'épouvante avait paralysé sa langue. Rejetant son corps en arrière, ses yeux hagards s'ouvrirent démesurément, se fixèrent sur les deux hommes, qu'il prit d'abord pour des voleurs, et il se mit à trembler de tous ses membres.

— Il y a là une petite porte, tu dois en avoir aussi la clef, lui dit l'agent armé d'un revolver.

En même temps il lui prit des mains la clef de la porte cochère qu'il venait de fermer.

L'homme aux favoris roux ne répondit pas. Mais l'autre agent de police se mit en devoir de le fouiller.

— En voici une, dit-il ; c'est probablement celle de la petite porte.

— Il faut t'en assurer.

L'agent alla essayer la clef dans la serrure et revint en disant :

— C'est elle.

— La porte est-elle bien fermée ?

— Oui.

— Les moindres précautions sont bonnes à prendre. Quand le commissaire arrivera, c'est toi qui lui ouvriras.

— En attendant, qu'est-ce que nous allons faire de ce grand escogriffe ?

— Pour nous en débarrasser, je vais tout simplement l'enfermer dans la cave. Pendant ce

temps, tu t'occuperas du cheval, qui commence à perdre patience.

Le désir de résister et de s'échapper des mains des agents ne manquait pas à l'homme aux favoris roux ; mais la terreur que lui inspirait le revolver toujours menaçant le rendit doux comme un mouton et obéissant comme un chien qui craint les coups de cravache.

Séraphine—la complice de M. Hector Vidal se nommait ainsi—fit entrer Georgette dans sa chambre du rez-de-chaussée éclairée par une bougie.

— Asseyez-vous, mademoiselle, lui dit elle, je vais prévenir ma maîtresse de votre arrivée. Georgette aurait pu s'étonner d'entrer dans une maison où régnait un profond silence et personne ne fût venu au devant d'elle pour la recevoir. Mais ne pensant qu'à la blessée, et agitée comme elle l'était, elle ne remarqua rien.

— Je vous en prie, madame, ne me faites pas attendre longtemps, dit-elle. Si vous saviez comme je souffre ? Hélas ! il me tarde d'être près de madame Bertin !

— Soyez tranquille, dans un instant vous la verrez, répondit la femme de sa voix doucereuse et hypocrite.

Elle sortit de la chambre. Georgette n'entendit pas qu'elle tournait la clef dans la serrure et qu'on la faisait prisonnière. Elle fit quelques pas, jeta autour d'elle un regard distrait, puis s'assit tristement.

Dans le corridor, M. Hector et Séraphine échangeaient ces paroles à voix basse :

— Pleure-t-elle toujours ?

— Non ; je l'ai un peu consolée en lui disant que l'accident n'aurait pas de suites graves.

— C'est bien !

— Que dois-je faire, maintenant ?

— Vous l'avez emprisonnée ?

— Oui.

— Fermez encore à clef la porte d'entrée, puis vous vous retirerez dans votre chambre. Ne vous couchez pas, car je puis avoir besoin de vous ; dans ce cas, je vous appellerai. Ah ! ça, on dirait que vous tremblez.

— Oui, je suis effrayée.

— De quoi ?

— Je ne sais pas. Vous n'avez donc pas peur, vous, monsieur Ulysse ?

— Pourquoi aurais-je peur ?

— Quand cette jeune fille saura... Il haussa les épaules.

— J'ai pris toutes mes précautions, dit-il ; d'ailleurs ceci est mon affaire et vous n'avez plus à vous inquiéter de rien. Allons, faites ce que je vous ai dit. Moi, je vais d'abord me débarrasser de cette défroque dans laquelle je ne suis pas du tout à mon aise.

Il monta à l'étage supérieur.

Séraphine fit ce que son maître venait de lui ordonner. Elle n'eut pas plus tôt fermé derrière elle la porte de sa chambre, qui se trouvait en face de celle où Georgette était enfermée, qu'un homme sortit brusquement du renfoncement profond par l'escalier, et se dressa au milieu du corridor armé d'un pistolet.

C'était l'inspecteur de police Mouillon.

Lui et Ripart étaient arrivés à Billancourt dix minutes avant Georgette. Ils trouvèrent deux autres agents qui les attendaient près du mur de clôture au fond du jardin. Ceux-ci étaient là depuis une heure. Ils avaient eu le temps de se procurer une échelle, au moyen de laquelle ils grimpèrent sur le mur l'un après l'autre et sautèrent dans le jardin.

Alors Mouillon, ayant vite tracé son plan et dit à chacun ce qu'il aurait à faire, ils s'approchèrent le plus près possible de la maison.

L'homme aux favoris roux, attendant son maître, fumait tranquillement sa pipe, en se promenant dans la cour.

La voiture qui amenait Georgette arriva, l'homme s'empressa d'ouvrir la porte cochère. Profitant de cet instant, Mouillon et Ripart s'introduisirent dans la maison, les deux autres agents, longeant le mur, allèrent se cacher derrière un bouquet de lilas.

Restée seule dans la chambre, où elle était prisonnière sans le savoir, Georgette laissa de nouveau couler ses larmes. Au bout de trois minutes,

elle se leva en entendant le bruit que fit en s'ouvrant la porte d'un cabinet de toilette, dissimulé dans la cloison. Un homme entra dans la chambre. Elle laissa échapper un cri de surprise en reconnaissant Ripart.

La suite au prochain numéro

## ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS Locataire-Gérant

4 SOIREEES Commencant LUNDI 27 septembre  
Matinée Spéciale MEROBEDI

L'Événement de la Saison ! Le succès des deux Hémisphères !

LA TROUPE DE COMÉDIENS EN RENOM

D'ARTHUR REHAN

Dans la dernière et la plus belle comédie,  
d'Augustin Daly

NANCY & CO.

venant directement de Daly's Théâtre, New-York. Cette compagnie sera, comme jusqu'ici, sous la direction personnelle d'Arthur Rehan. Sièges maintenant en vente chez Nordhelmer.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

SEMAINE COMMENCANT LUNDI, LE 20 SEPTEMBRE

L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR

LE PLUS GRAND DE TOUS LES DRAMES AMÉRICAINS

PLANTER'S WIFE

DE HARRY LACY

M. Harry Lacy et une puissante Compagnie Dramatique. Record de plus de 1,200 représentations. Comédie irrésistible ! Situations poignantes ! Incidents comiques ! Et les plus jolis costumes jusqu'ici exhibés. Un seul verdict : Un grand drame ! Beaux décors ! Admission : 10c, 20 et 30c.

L'ÉCONOMIE est une science pour diminuer les frais. Cette science est peu connue, et peu pratiquée. C'est le véritable MOYEN

MOYEN

d'économiser. Pour nous, l'économie, ce n'est pas précisément d'acheter à bas prix, mais c'est d'acheter bon et à bon marché.

POUR

cela il faut consulter les offres qui font les maisons de commerce, et ne pas craindre de traverser toute la ville si tel marchand d'un autre quartier vend bon et à dix pour cent de réduction. C'est ce que nous voyons

FAIRE

tous les jours, par ceux qui connaissent la véritable économie. Des acheteurs laissent à leurs fournisseurs habituels pour se rendre chez M. DENEAU, qui vend ses vaisselles, verreries, coutellerie, lampes, etc., à des prix extrêmement bas. Allez consulter ses prix, et vous vous aurez créé un commencement de FORTUNE

FORTUNE

avec l'épargne que vous ferez sur chaque achat, à l'ancienne maison, 20 et 23, rue Notre-Dame, Montréal.

APRÈS une visite faite dans les diverses pharmacies de cette ville, nous avons

TROUVE

que la pharmacie ROBERT, nouvellement ouverte, au No 9, rue Saint-Laurent, était une pharmacie numéro UN

UN

et que son assortiment d'objets pharmaceutiques était supérieur à ce que nous avons vu jusqu'à présent. Il est inutile d'avoir un

PORTEFEUILLE

bien garni, pour aller y faire ses achats, car les prix sont des plus raisonnables. Une attention soignée est aussi portée aux ventes, et les prescriptions ne sont remplies que par des personnes d'une longue expérience.

DÉFI DE MILLE PIASTRES

M. J. B. Leduc, herboriste, de cette ville, lance un défi de mille piastres pour la guérison d'aucun cas de la coqueluche, avec son remède infailible pour la coqueluche portant le nom sur son brevet "LE DUC'S WOODING COUGH SURE CURE," qui possède l'efficacité de guérir le croup, la diphtérie, l'asthme et tous les maux d'estomac connue comme incurables. En vente au No 634, rue Saint-Laurent, Montréal, et dans plusieurs pharmacies.